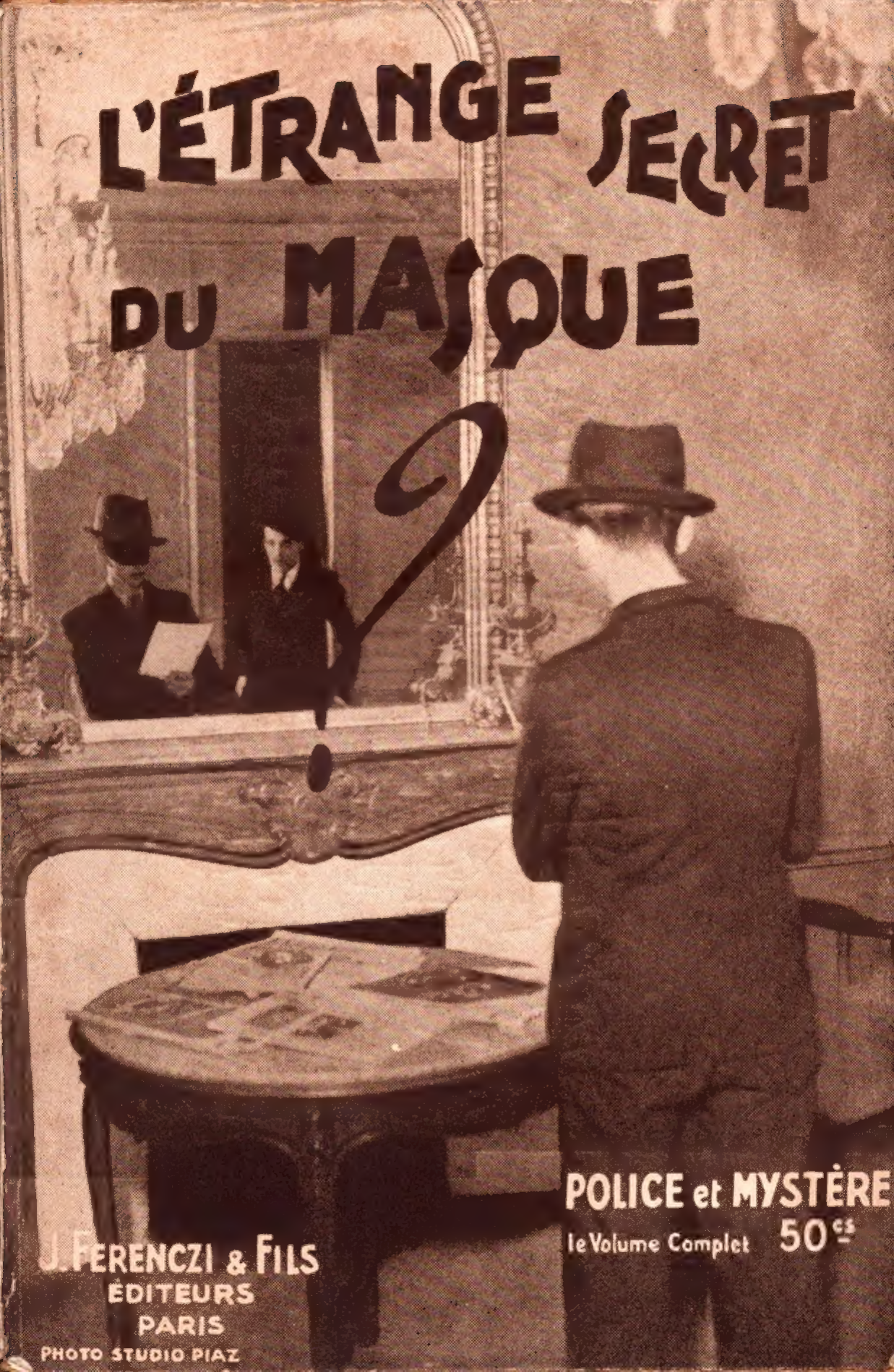
L'ÉTRANGE SECRET DU MASQUE



POLICE et MYSTÈRE

le Volume Complet 50 cs

J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS
PHOTO STUDIO PIAZ

CU 241

L'étrange secret du masque

ROMAN POLICIER INEDIT

par JOE GOLDEN

5 €

PP1588P

I

On jouait au bridge, ce soir-là, dans les salons de « La Sirène », la luxueuse et moderne villa occupée durant les deux mois d'été par le capitaine de vaisseau Alain Le Keroël et sa jeune femme Germaine.

Vers onze heures et demie, Germaine Le Keroël, remarquant que les parties de bridge touchaient à leur fin, traversa les salons pour sonner la femme de chambre, afin que l'on apportât le thé et les rafraîchissements.

Chemin faisant, elle fut attirée vers une table de bridge par une discussion qui paraissait s'élever. Les quatre joueurs : Violette de Sautray, une délicieuse jeune fille, Jane Gold, non moins gracieuse jeune

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

P. et M. n° 212.

femme aux boucles blond platine, Jean de Lursy et Fabrice Villar, s'entretenaient avec une telle animation que Germaine crut à une véritable dispute.

— Eh! bien quoi? fit-elle gaiment en s'approchant. On dirait que vous vous fâchez? Ne seriez-vous point d'accord pour faire vos comptes? Et faut-il que j'arrive pour vous réconcilier?

— Oui, oui! s'écria Violette, très excitée. Venez vite, Germaine! Il n'est que temps, car j'avoue que je finis par m'irriter du scepticisme aveugle et volontaire de mes adversaires. Ils sont d'un entêtement!

— Bon, explique-moi cela, chérie, pour que je tâche d'arranger les choses! fit la jeune femme en riant. Mais tout d'abord, de quoi s'agit-il?

— *Du Masque Jaune!*

— Du Masque Jaune? redit Germaine un peu ahurie.

— Là! fit Jean de Lursy, triomphant. Vous voyez bien que la plupart des gens ignorent votre fantastique histoire du Masque Jaune! Mme Le Keroël, elle-même n'en a jamais entendu parler!

— Si, j'en ai vaguement entendu parler, répondit la jeune femme. Cependant, je dois avouer que je ne suis pas très bien au courant...

— Comment? s'écria Violette, sidérée. Vous n'êtes pas au courant? Mais on ne parle que de cela de tous côtés! C'est le bruit du jour... Le *Masque Jaune* suscite toutes les curiosités, toutes les craintes, et ma foi, il y a de quoi!

— Mais non, pauvre Violette, il ne suscite pas tellement de curiosités ni de craintes! gronda doucement Jane Gold. Et puis, quoi! un malfaiteur de plus ou de moins, ce n'est pas une chose tellement extraordinaire, au temps où nous vivons. Après les crimes horribles contés dans les journaux, ce fait divers, ce fantôme de plage apparaît bien mince, bien provincial...

— C'est possible, s'entêta la jeune fille. N'empê-

che que ses cambriolages commencent à être nombreux : à Saint-Pallais, à Vaux, à Foncillon, à Mortagne, à Ronce-les-Bains, des villas ont reçu sa visite nocturne, sans parler de Royan, bien entendu... Qui plus est, ses deux dernières expéditions s'accompagnent de meurtres : à la Grande Côte, on a trouvé dans son chalet, une jeune femme avec un poignard planté dans l'épaule, et ici-même, à Saint-Georges, un industriel, M. Gornin, a reçu une balle de revolver en voulant poursuivre l'individu qui s'était introduit chez lui...

— Je ne savais pas tout cela, reconnut Mme Le Keroël. Dites-moi : cet individu, c'est bien celui qui, la nuit, dans les rues désertes, surgit devant les passants attardés et les dévalise sous la menace d'un revolver?

— Parfaitement! affirma Violette. Ses victimes, et il en a fait pas mal, déclarent toutes que ses allures révèlent un homme très jeune, extrêmement élégant, et dont le visage est dissimulé par un loup de soie jaune...

— Le loup est infiniment romanesque! railla la jolie Mme Gold.

— De fait... fit Germaine en souriant. Et on n'a pas pu savoir qui est cet homme? On doit pourtant avoir recueilli des indices, pris des points de repère.

— Non, répondit à son tour Fabrice Villar. Et il faut loyalement reconnaître que la chose est assez mystérieuse. Il a été matériellement impossible, jusqu'ici, de découvrir l'identité du Masque Jaune, ni d'où il vient, ni où il se cache. Je me suis laissé dire que malgré les enquêtes et les incessantes recherches de la police, on n'a pu trouver le plus léger indice. Aucun point de repère, nulles traces!

— C'est sûrement une apparition fantômale qui flotte au-dessus du sol! railla à son tour Jean de Lursy.

— Et les bijoux volés? Les coups de poignard et de revolver? Sont-ce aussi des manifestations fantômales? riposta Violette de Santray. Si vraiment le feu n'en valait pas la chandelle, le commissaire de Royan n'aurait pas fait appel à la police secrète de Bordeaux!

— Ah? C'est à ce point?

— Oui, c'est également exact, avoua Fabrice. Il paraît qu'à la suite du coup de revolver qui a blessé assez gravement M. Gornin, on a mandé un inspecteur et des agents de la police judiciaire, autrement dit Sûreté Générale de Bordeaux, et que ceux-ci sont arrivés furtivement pour se glisser incognito un peu partout!

— Allons, c'est très bien... dit Germaine Le Keroël en hochant la tête. La province se modernise, décidément, et nous allons à notre tour être enveloppés d'une atmosphère de drame!

— Le plus dramatique des drames! déclama avec emphase le moqueur Jean de Lursy pour taquiner Violette. Pensez donc! Un mystère policier! De quoi alimenter toutes les conversations, tous les rêves des jeunes filles romanesques! Une énigme constante qui flotte autour de nous, nous enveloppe, nous frôle et se manifestera peut-être au moment où nous nous y attendrons le moins! Qui sait, en effet, si nous ne l'avons pas rencontré déjà sans le savoir, ce fameux Masque Jaune : au casino ou bien dans quelque salon?

Des tables voisines des interrogations s'élevèrent. Les joueurs ayant terminé leurs parties se rapprochèrent :

— Qui parle du *Masque Jaune?* Où est-il? Quelqu'un l'a vu récemment?

— Mais non, mais non! rassura Germaine en secouant doucement la tête. C'est M. de Lursy qui fait de l'esprit à nos dépens... Mon Dieu! et j'en oublie de demander qu'on nous apporte le thé!... Cher

Fabrice, du porto pour vous, je crois, n'est-ce pas? Je vais aussi chercher des cigarettes anglaises car la boîte est vide!

— Voulez-vous que je vous accompagne? demanda galamment Fabrice Villar.

Sans écouter, elle avait déjà pris sa course, légère et gracieuse dans sa robe de soie bleu sombre qui faisait mieux ressortir la pureté blanche de ses bras nus. Sans qu'il se l'avouât, son charme enveloppait délicieusement Fabrice, et, n'ayant pas reçu de réponse, il la suivit machinalement sous le prétexte de rapporter la boîte de cigarettes.

Dans le couloir, il ralentissait, hésitant à pénétrer à la suite de Germaine dans son boudoir pour ne pas se montrer indiscret, lorsque soudain, il entendit un cri perçant.

Il sursauta.

— Mais c'est elle! pensa-t-il, c'est sa voix... Que se passe-t-il donc?

Un second cri se fit entendre, un « ah! » d'effroi très net, qui fit bondir le jeune homme à travers le couloir.

A peine avait-il fait quelques pas qu'il se heurta à Mme Le Keroël qui sortait, toute haletante, non pas de son boudoir, mais bien du cabinet de son mari où se trouvait la provision de cigarettes.

— Fabrice! appela-t-elle d'une voix étouffée par l'émotion en s'accrochant au bras du jeune homme. Fabrice, il y a quelqu'un... Là, dans le bureau de mon mari... Oh! comme j'ai eu peur!

— Quelqu'un? répéta-t-il stupéfait.

— Oui, oui... Un homme un individu qui se cache... Quand je suis entrée, l'électricité était allumée, et j'ai vu une silhouette d'homme penchée attentivement sur la table de travail... Je n'ai pu retenir un cri. Alors il s'est retourné tout d'une pièce... Et j'ai vu...

— Quoi? Qu'avez-vous vu? demanda Villar vivement.

— Un masque... Il portait un masque jaune sur son visage... Vite! il faut appeler! Il est là... là... dans le bureau...

— Ah! gronda Fabrice en lâchant brusquement Germaine pour s'élancer de nouveau vers la pièce indiquée.

Mais, dès le seuil, il eut un geste de dépit. Le bureau du commandant de Karoël était vide.

L'homme avait disparu. Attestant son passage, les tiroirs de la table de travail demeuraient ouverts. Et ouverte, aussi, la fenêtre donnant sur le jardin.

Courant à cette fenêtre, Villar se pencha et crut voir une ombre rapide qui s'enfuyait dans la nuit.

— Alerte! cria-t-il. Alerte! Un homme s'est introduit dans la villa!...

Les exclamations des autres invités que Germaine qui avait couru au salon, venait de prévenir, lui répondirent. Des bruits de pas précipités, dégringolant les marches de la terrasse, résonnèrent. Sans perdre sa présence d'esprit, Villar décrocha l'appareil téléphonique posé sur le bureau du commandant, et sonna le commissariat de police :

— Allo... Allo!... Le commissariat?... Oui..: Envoyez d'urgence des policiers à la villa *La Sirène,* à Saint-Georges!... Il vient d'y avoir une intrusion... peut-être un vol... des tiroirs ouverts... Oui... Allo... Un individu portant un masque jaune... Nous nous mettons à sa poursuite... Qu'on vienne immédiatement... Nous attendons!

Il raccrocha le récepteur et ne fit qu'un saut jusqu'au salon. Les jeunes femmes, très effrayées s'étaient groupées autour de Germaine Le Keroël encore toute tremblante, et retenaient par le bras deux ou trois messieurs car elles ne se souciaient pas de rester seules au cas où le fantômatique Masque Jaune s'aviserait de surgir dans le salon. Les autres mes-

sieurs s'étaient précipités dans le jardin à la poursuite du fugitif, en compagnie des domestiques de la villa, et l'on entendait leurs courses dans les allées.

— Eh bien! s'écria Violette de Santray qui triomphait bien qu'elle eût une peur bleue, vous êtes convaincus, maintenant, que le Masque Jaune n'est ni un mythe ni un héros de légende?... C'est à mon tour, je pense, de railler les incrédules.

— C'est terrible! chevrotait une petite jeune femme, toute frêle et craintive, que l'émotion rendait malade. Quand on pense que cet homme était là, si près de nous!... Grands dieux que va-t-il nous arriver encore? Pourvu qu'il ne revienne pas...

— Quant à cela, vous pouvez être tranquille, chère Madame! assura Fabrice. Pas de danger qu'il revienne vers la villa en ce moment. Un malfaiteur de cette espèce est certainement trop rusé pour se jeter lui-même dans la souricière. Car je viens de téléphoner au commissariat : le temps d'accourir, et les policiers seront ici, c'est-à-dire dans quelques instants. Rassurez-vous donc, Mesdames. En attendant je vais rejoindre nos amis qui traquent notre homme, là-bas. Vous entendez : ils doivent le serrer de très près!

— En effet! reconnut Germaine Le Keroël en prêtant l'oreille. J'entends des appels : ils l'ont vu. Fabrice, Fabrice, soyez prudent, surtout!

Le jeune homme lui fit un signe de la main et partit au galop. Dégringolant les marches de la terrasse, il fonça dans la direction d'où venaient les voix, tout au bout du jardin. A gauche, c'était la falaise rocheuse, dévalant jusqu'à la mer; au fond on apercevait au clair d'étoiles les masses noires d'un petit bois de pins; à droite la clôture du jardin longeait la route filant à Royan...

Fabrice, en courant, se heurta à deux ombres qui

guettaient et reconnut ses camarades Jean de Lussy et Henri Varincourt.

— Où est-il? leur demanda-t-il vivement. Vous l'avez vu?

— Oui! souffla Jean. Nous l'avons empêché de franchir la balustrade de la falaise et refoulé sur le bois. Il est là... tenez... dans ce fourré noir! Nous allons essayer de l'en faire sortir, mais il faut tout de même observer quelque prudence.

Il achevait à peine ces mots qu'un craquement de branchages se fit entendre. Du fourré, une forme noire surgit et piqua sur eux avec une telle violence qu'ils n'eurent pas le temps de parer le choc, et que Varincourt et de Lursy roulèrent sur le sol. Puis l'individu, ayant réussi à briser le cercle de ses poursuivants, se rua vers la clôture bordant la route.

— A nous! A nous! cria Fabrice en s'élançant sur ses traces, pendant que Jean et Henri se relevaient en se frottant les côtes. Il va s'échapper!... Par ici! Du côté de la route!...

En effet, avec une agilité merveilleuse, l'homme escaladait la clôture basse. Fabrice vit sa silhouette se découper sur la crête, puis il disparut de l'autre côté.

Furieux, toutes ses forces décuplées, Villar exécuta un saut en hauteur digne d'un championnat. En même temps que lui, Henri Varincourt, très sportif, franchissait le mur.

Cette fois, le fugitif était bien près d'être rejoint, et ses poursuivants eurent un fol espoir en le voyant courir, à quelques pas d'eux, sur la route, vers une automobile dont les phares se rallumèrent brusquement.

— Sus! encouragea Villar.

Dans un bond formidable, Henri Varincourt atteignit l'homme au moment où celui-ci posait le pied sur le marche-pied de la voiture, et le saisit au collet.

— Je le tiens! cria-t-il. A moi!

Mais tout à coup, du siège du chauffeur, un bras émergea, armé d'un revolver.

Un coup de feu claqua. Et Fabrice, désolé, vit son jeune ami lâcher prise et s'affaler sur les genoux, tandis que l'auto démarrait à une folle vitesse, emportant le Masque Jaune.

II

Comme un fou, Villar se précipita vers le malheureux garçon, affalé, inerte, dans la poussière.

Jean de Lursy, qui venait aussi de franchir le mur, l'imita, puis, tour à tour, les autres poursuivants attirés par le coup de feu. Et les exclamations désolées s'entrecroisèrent :

— Qu'est-il arrivé? C'est Henri!... Blessé?... Mort peut-être?...

Le ronflement d'une automobile venant de Royan couvrit le bruit de leurs voix. En apercevant le groupe, au milieu de la route, dans la projection lumineuse de ses phares, le chauffeur stoppa. Trois hommes sautèrent à terre. L'un d'eux se présenta vivement :

— Inspecteur de police Jean Rochard, de la brigade mobile de Bordeaux... Que se passe-t-il donc? Un blessé?

— Ah! s'écria Fabrice en se relevant vers lui. C'est moi qui ai téléphoné au commissariat, tout à

l'heure, pour demander qu'on vous envoie... Hélas! les événements se sont précpités avant votre arrivée et voici la première victime du bandit!

— Le Masque Jaune? C'est à son sujet que vous nous avez demandés? interrogea hâtivement le policier. Vous avez eu maille à partir avec lui, à ce que je vois... Mais lui, qu'est-il devenu?

— Parti! fit Fabrice, accablé. Il a pu, malgré nous, sauter dans une automobile et à l'heure actuelle il roule à pleins gaz vers Royan!

— Vers Royan! s'écria le policier. Je parie que c'est cette voiture que nous venons de croiser, et qui filait à une allure vertigineuse. Ah! tonnerre! Dire que nous l'avons manqué de quelques minutes... Quelle malchance!

Villar haussa les épaules avec un geste fataliste, puis se pencha de nouveau vers le pauvre Varincourt :

— Pour l'instant, c'est lui qui m'inquiète! dit-il. Voulez-vous l'examiner un peu, monsieur l'inspecteur, vous qui avez l'habitude...

Jean Rochard se mit à genoux auprès du jeune homme qui gisait, livide, et écarta sa chemise blanche, tachée de sang. Au sommet de l'épaule une longue traînée rouge apparut.

— Ce n'est pas grave! dit-il. Ce jeune homme a surtout été étourdi par sa chute brutale. Transportons-le à la villa *La Sirène* pour lui donner les premiers soins en attendant l'arrivée d'un médecin.

Henri fut transporté avec précautions dans l'automobile qui se remit en marche pour franchir la centaine de mètres qui séparaient cet endroit de la villa. Tout en la suivant, à pied, Villar s'entretint avec l'inspecteur, et sur sa demande, lui fit avec force détails le récit de ce qui s'était passé.

— Cette histoire du Masque Jaune est décidément bien singulière! mâchonna le policier comme se parlant à soi-même. Et j'avoue que je ne serais pas

fâché de mettre la main dessus pour savoir ce que c'est que ce bonhomme-là...

— Espérons que l'aventure de cette nuit vous y aidera.

— Oui, espérons-le. Car il commence à devenir dangereux. D'abord il a cambriolé, maintenant il blesse... Demain, il peut tuer! Le plus curieux, c'est qu'il risque beaucoup pour de piètres résultats.

— Comment? Je croyais avoir entendu dire, au contraire, qu'il dérobait des choses importantes : des bijoux, des portefeuilles bien garnis!

— Précisément non, confia le policier à mi-voix. Jusqu'ici, les portefeuilles qu'il a vidés ne contenaient que des sommes dérisoires, et les bijoux qu'il a escamotés n'en valaient pas la peine... Et l'on en est à se demander si c'est un voleur volé, ou bien s'il fait ça comme une sorte de sport.

— Une bizarre variété de kleptomanie?

— C'est possible, mais cette explication ne me satisfait pas. Il me semble que les objets dérobés par cet homme ne sont qu'un prétexte.

— Qu'entendez-vous par là?

— Qu'il cherche, peut-être, autre chose que ce qu'il subtilise... Mais nous voici arrivés, monsieur! coupa brusquement l'inspecteur comme s'il regrettait d'avoir trop parlé. Je vous serais obligé de me conduire auprès de Mme Le Keroël afin qu'elle me montre l'endroit où elle a aperçu l'intrus et que nous constations ce qui a pu lui être dérobé.

Ils arrivaient, en effet, devant la grille de la villa où l'automobile de la police s'était arrêtée. Fabrice Villar introduisit l'inspecteur jusqu'au salon où les jeunes femmes et Germaine Le Keroël s'empressaient autour du blessé. On avait étendu Henri Varincourt sur un canapé, et on lui prodiguait les premiers soins, en attendant le docteur mandé sur-le-champ. Toutefois, selon les prévisions de Jean Rochard,

l'état du jeune homme n'était pas grave, et il commençait à reprendre l'usage de ses sens.

Rassurée à son sujet, Germaine Le Keroël, toute secouée par ces émotions successives, quitta le blessé pour conduire le policier vers le cabinet de travail de son mari.

— Voici l'endroit exact où je l'ai aperçu... dit-elle, en s'arrêtant sur le seuil de la pièce. Devant cette table de travail, là, l'homme était incliné, et je n'aperçus tout d'abord, que son dos... Lorsque j'ai crié il a tourné la tête, et c'est à ce moment que j'ai vu qu'il portait un masque jaune.

— Pourriez-vous me décrire sa silhouette, Madame?

— Oui, je crois... Sans doute, je ne l'ai vu que quelques rapides secondes, mais j'ai été tellement frappée que cette vision m'est restée dans la mémoire. C'était un homme plutôt grand, très mince, très élancé, certainement très jeune. Au-dessus du trait blanc du col et de la nuque, ses cheveux noirs m'ont paru joliment bouclés... Je ne saurais détailler son costume, entièrement sombre, noir probablement, mais l'ensemble attestait une rare élégance, voire de la distinction, non seulement dans la coupe, mais dans l'attitude de celui qui le portait.

— C'est bien cela! grogna le policier. Tous les témoignages coïncident.

Le policier fit le tour de la pièce, bureau décoré de façon très moderne, avec de beaux meubles bas et massifs, luisants comme des glaces. Peu de bibelots, sauf quelques laques et vases de Chine, des soieries d'Orient, des sculptures hindoues, souvenirs des voyages de l'officier de marine. S'arrêtant devant le secrétaire dont les tiroirs étaient restés béants, il les examina minutieusement.

— Les serrures ont été forcées selon la manière classique! constata-t-il. Le désordre qui règne là-dedans atteste qu'on a fouillé précipitamment. Evi-

demment pour voir ce qui manque, il faudrait savoir ce qu'il y avait auparavant... C'est donc à vous, Madame, d'inventorier.

Germaine Le Keroël s'approcha, fort anxieuse, et à son tour, plongea son regard dans les tiroirs. Des liasses de papiers avaient été défaites et éparpillées, des boîtes ouvertes, des cahiers feuilletés, et tout cela gisait pêle-mêle en compagnie de lettres et de menus objets.

— C'est curieux! dit-elle. Je ne vois pas... non, je ne me rends pas compte de ce qui pourrait manquer! Il faudrait que mon mari soit là pour constater lui-même si des feuillets, des papiers ont été pris.

— Ce voleur qui ne vole rien est décidément bizarre! remarqua Fabrice. A moins, évidemment, qu'il n'ait pas eu le temps...

Il fut interrompu par une exclamation sourde de la jeune femme qui plongeait sa main tout au fond de l'un des tiroirs :

— Mon Dieu!... Le coffret!... Le petit coffre de fer! Il n'y est plus!

— Il y avait un coffret dans ce tiroir? interrogea vivement l'inspecteur.

— Oui, et cela, je n'ai pas besoin de mon mari pour l'attester! C'était un coffret métallique, incombustible, à fermeture secrète, long de trente-cinq centimètres au plus... Or, il a disparu. Voyez : l'emplacement est vide!

— Ah! ah! fit Jean Rochard, très intéressé. Et ce petit coffre-fort contenait de l'argent, probablement?

Germaine Le Keroël était devenue très pâle et s'était mise à trembler.

— Une forte somme? insista Rochard.

— Non,.. balbutia-t-elle. Pas d'argent... Mais quelque chose de plus grave encore... Des papiers... des documents...

— Oh! fit Fabrice Villar, très troublé par l'émotion de la jeune femme. Des documents?

— Et quelle sorte de documents? demanda encore le policier. La chose devient intéressante. Pouvez-vous m'éclairer à ce sujet, Madame?

— Mon mari est membre du Comité de Défense Navale de la côte Ouest... répondit Germaine, dont l'émotion augmentait. C'est même pour assister à une réunion de ce Comité qu'il séjourne en ce moment à Brest.

— En effet, dit Fabrice. Le commandant m'a parlé de cette Défense Navale qui a pour objet d'assurer la sécurité de tous les ports et plages du littoral, de la pointe du Finistère à la Côte Basque... En raison des perpétuelles menaces de conflits internationaux, on ne saurait trop prendre de précautions, et bien des points de cette côte, — par exemple l'embouchure de la Gironde, — sont absolument sans défense...

— Je vois qu'Alain vous a mis au courant... Alors, vous en savez autant que moi, cher Fabrice... J'ajoute, monsieur l'inspecteur que mon mari ayant fait, naguère, un stage comme dessinateur dans les services Géographiques de la Marine, le Comité de la Défense Navale l'avait chargé de lui fournir des dessins et plans des points les plus faibles et les plus exposés de la côte... Dès lors, vous comprenez mon angoisse...

— Ces plans étaient donc dans ce coffre? interrogea fiévreusement le policier.

— Hélas!... Mon mari avait l'habitude de les serrer là.

— Tonnerre! gronda Jean Rochard, l'affaire est grave, très grave, en effet, Madame... Sans doute, notre cambrioleur ignore-t-il le contenu du coffret?... Mais sitôt la serrure forcée, il se rendra vite compte de la valeur de sa prise, et... des documents, cela se vend au poids de l'or.

Germaine et Fabrice ne comprenaient que trop ce que voulait dire le policier. Et ils entrevoyaient les suites catastrophiques de ce vol : les plans ven-

dus à l'étranger, et les points vulnérables de la côte ouest de la France, révélés, livrés à l'ennemi...

— Hélas! murmura la jeune femme, littéralement atterrée. Et que va dire Alain quand il reviendra et qu'il apprendra?... Quel coup pour lui qui était responsable de ces documents!

— Germaine, dit Fabrice en s'approchant de la jeune femme, ne vous désolez pas. Plus que jamais, la police va s'attacher à capturer le bandit, et elle y parviendra, n'en doutez pas, car bien peu de malfaiteurs ont la chance de demeurer impunis. De mon côté, je vais tenter l'impossible : je vais chercher, fouiller partout, et, je vous le jure, je n'aurai de repos que lorsque sera résolue une énigme qui m'intéresse doublement. Allons, amie, reprenez courage... Venez au salon voir comment se comporte notre blessé, et rejoindre nos amis qui vont rentrer chez eux, à présent...

Germaine Le Keroël releva la tête et chercha des yeux l'inspecteur de police. Mais celui-ci, les laissant deviser, avait disparu. En se dirigeant vers le salon où, en effet, les invités s'apprêtaient à partir, ils l'aperçurent, sur le seuil de la terrasse, qui s'entretenait avec ses agents.

Apercevant également, Mme Le Keroël, Jean Rochard revint vers elle :

— Je vous rapporte ceci, que vous avez laissé tomber, Madame, dit-il en lui tendant un fin petit mouchoir orné d'une large dentelle.

— Merci. Mais... il n'est pas à moi! répondit-elle. Sans doute est-il à l'un de mes invités?

— Ah! fit le policier. Alors un de vos invités est entré dans le bureau de votre mari?

— Dans le bureau...

— J'ai ramassé ce mouchoir au pied du secrétaire, Madame. Puisqu'il ne vous appartient pas, il faut qu'il appartienne, ou bien à l'un de vos amis, ou bien... au Masque Jaune!

En l'examinant, la jeune femme, stupéfaite, put constater qu'il portait de légères traces rouges comme des gouttes de sang...

III

Il pouvait être environ onze heures, le surlendemain, lorsque Fabrice Villar quitta la villa *La Sirène* pour aller se coucher.

Tranquillement, il suivit le chemin qui descend à Vallières. La nuit était si belle qu'il ne regrettait point de n'avoir pas, ce soir-là, pris son automobile. Tout au contraire, il jouissait du plaisir de marcher un peu, sous le magnifique ciel étoilé, en respirant l'air si pur venu du large, et l'odeur balsamique des pins...

Fabrice rêvassait doucement, déroulant ses réflexions au rythme de son pas.

A tout instant, désormais, il songeait à cet énigmatique personnage masqué, qui suscitait tant d'émotions depuis quelques jours, et qui avait fait chez la jeune femme du commandant, une apparition tellement imprévue.

Qui était-il? D'où venait-il? Quel était le but réel de ses expéditions? Aiguillonné par la désolation de Mme Le Keroël et par la blessure du pauvre Varincourt, — dont l'état n'était pas grave heureusement, — Fabrice, plus que jamais, se sentait avide de dé-

voiler l'énigme, et se demandait comment y parvenir.

— Que faire? répétait-il mentalement, tout en prenant l'une des allées du Parc pour rejoindre sa villa.

« L'inspecteur Rochard que j'ai vu ce matin n'est pas plus avancé aujourd'hui qu'hier, et pourtant il multiplie les sondages, les enquêtes discrètes; ses agents se faufilent partout, dans le port, dans les salons, dans les dancings, au Casino... Toujours rien! Cela devient exaspérant. On en arriverait presque à souhaiter que le Masque Jaune surgisse au coin d'une rue et vous mette un revolver sous le nez pour avoir l'occasion d'agir.

Fabrice arrêta son soliloque car il était arrivé. A l'abri des beaux pins qui caressaient sa toiture, son chalet sommeillait, paisible et coquet. Depuis trois ans, Villar louait cette jolie habitation pour s'y reposer, pendant les deux mois d'été, de ses travaux d'industriel surmené par le tourbillon fiévreux de la vie à Paris. Son valet de chambre et sa bonne l'accompagnaient.

Il tira sa clef de sa poche, ouvrit la petite grille et pénétra dans l'étroit jardin. Machinalement, en se dirigeant vers les trois marches de pierre accédant à la porte d'entrée, il leva les yeux sur la façade aux volets clos.

Et soudain, il tressaillit.

— Tiens! fit-il. Il y a de la lumière dans ma chambre?... A cette heure-ci? Comment se fait-il? Bah! c'est probablement François qui est allé porter quelque chose et aura oublié d'éteindre.

Mais comme il tirait sa seconde clef, et s'apprêtait à l'introduire dans la serrure, il sursauta plus nerveusement.

La porte d'entrée de la villa était légèrement entrebâillée, — si légèrement qu'il fallait être devant pour s'en apercevoir.

— Pas de doute! murmura Fabrice. Il y a quel-

qu'un là-haut... On s'est introduit... Car mes braves serviteurs ferment toujours très soigneusement...

Doucement, avec des précautions infinies pour ne pas faire craquer le parquet sous ses pas, il s'avança dans le vestibule baigné de ténèbres, et gagna l'escalier.

De marche en marche, sur la pointe des pieds, Fabrice monta. Arrivé au palier, ses regards se portèrent instinctivement dans la direction de sa chambre, et il vit effectiverent, qu'un rais de lumière se glissait par dessous la porte entr'ouverte.

— Comment vais-je faire? pensa-t-il rapidement. Je n'ai pas d'arme sur moi, c'est ennuyeux, car c'est tout de même une infériorité si je veux mettre la main sur l'intrus... Cherchons un moyen d'opérer cette arrestation... Appeler Justin à mon aide, il n'y faut pas songer, ce serait le meilleur moyen d'alerter mon voleur... Alors, adoptons un autre système : je vais m'avancer jusqu'à la porte, et glisser un coup d'œil pour voir ce qui se passe dans ma chambre... S'ils sont deux, j'essaierai d'aller sans bruit prévenir Justin qui prendra son revolver et, alors, les chances seront plus égales. Si je n'ai affaire qu'à un seul individu, j'agirai par ruse : je ferai un peu de bruit dans le couloir, il se précipitera vers la porte pour fuir, et à ce moment, je lui sauterai dessus... Allons!

Il se faufila doucement jusqu'à la porte et avançant la tête il plongea son regard dans sa chambre.

Un homme était là, en effet, — seul.

Debout au milieu de la pièce, dans une attitude pensive, il semblait examiner les choses autour de lui, les bras croisés. De l'endroit où il se trouvait, Fabrice le voyait de dos, légèrement de biais... Sa silhouette se découpait, très fine, mince, élancée, comme une longue fleur noire sous la clarté électrique du plafonnier. Taille cambrée nerveuse, épaules carrées, cou flexible au-dessus du trait blanc du col. Se rappelant brusquement le signalement

fourni par Germaine Le Keroël, Villar remarqua les cheveux très noirs, joliment bouclés, tranchant sur la nuque pâle et l'élégance de l'ensemble, — une élégance non seulement de vêtement, mais d'attitude qui étonnait et subjuguait...

Sa pose était tellement calme, tellement pensive qu'elle déroutait Fabrice...

Sans souci du danger qui le menaçait en s'introduisant ainsi dans une maison dont les habitants pouvaient le surprendre et l'attaquer, sans souci des recherches de police dont il était l'objet, — et qu'il ne devait point ignorer, — cet homme singulier s'attardait, comme s'il eût été, vraiment, chez lui, dans sa propre demeure dans *sa* chambre... Il restait là, planté, les yeux dans le vague, sans même chercher à ouvrir un tiroir, à examiner un papier, comme si quelque mystérieuse rêverie s'était emparée de lui.

Et cette vision était tellement inattendue, tellement dominatrice dans sa simplicité même, que Fabrice, aux aguets, demeurait lui aussi immobile, la gorge serrée, retenant son souffle, attendant... il ne savait quoi!

Les minutes qui s'écoulèrent furent bien les plus curieuses que Villar eût jamais connues dans toute sa vie.

— Qu'est-ce que je fais là, stupidement? pensa-t-il. Qu'est-ce que j'attends pour sauter sur cet homme pour lui demander compte de sa présence chez moi, de son audace, de son but?... Je n'ai qu'un geste à faire, pourquoi est-ce que je ne le fais point?... C'est l'instant, pourtant, l'occasion : une occasion sans doute unique et qu'il serait fou de laisser échapper?... Alors... alors... c'est cette immobilité qui me cloue, c'est ce silence qui me paralyse... Ah! qu'il bouge, qu'il s'agite, pour que je puisse bouger, moi aussi...

Fabrice, bouillonnant, tous les nerfs à fleur de peau, fut sur le point de ne plus pouvoir résister.

Exaspéré par l'immense calme de la pièce et du visiteur, il s'apprêtait, d'un geste violent, à ouvrir toute grande la porte et à se précipiter, lorsque, tout à coup, il frissonna : l'inconnu ébauchait un geste.

Lentement, son bras s'étendit, et sa main atteignit un petit cadre, contenant une jolie photographie, posé sur un guéridon, au milieu de la chambre. Cette photographie était un souvenir d'enfance que Villar affectionnait particulièrement : elle montrait, dans le décor d'un beau jardin, un charmant groupe de quatre bambins entourant un gros ballon, deux petits garçons et deux petites filles qui faisaient, jadis, de folles parties sous les ombrages du Luxembourg : lui, Fabrice, sa sœur leur petite amie Edna Herfeld et son frère Joë...

— Ça... par exemple! pensa-t-il. Je me demande bien en quoi cette photo peut intéresser ce bonhomme là?... Si encore le cadre était enchâssé de joyaux... Allons, cette fois, il faut que j'agisse!

Mais tout à coup, il vit l'intrus reposer la photo, et, au même moment il ressentit une impression extraordinaire : l'impression qu'un regard perçant se *posait sur lui.*

— Je deviens fou... pensa-t-il. Je vois cet homme de dos, et j'ai l'impression qu'il me regarde... Ah! ça...

Pourtant, la chose était bien exacte : l'individu le regardait, dans la glace qui se trouvait juste en face de la porte.

Et dans cette glace, Fabrice Villar put voir également le visage caché par un masque jaune.

IV

Fabrise comprit qu'il était découvert. Désappointé, furieux de se voir surpris alors qu'il croyait lui-

même surprendre, il poussa un juron et s'élança dans la chambre.

Mais l'individu, vivement, avait fait volte-face, et, saisissant une chaise, il la lança dans les jambes du jeune homme.

Pour éviter la chaise, Villar fit un bond de côté, sans réfléchir que cet écart livrait passage au voleur. Celui-ci, d'un saut de chat-tigre, gagna la porte, et tourna le bouton électrique.

L'obscurité règna.

— Tonnerre de sort! jura le jeune homme, de plus en plus furieux de se voir aussi facilement joué. Ah! mais... est-ce que cela va durer, cette comédie?... A moi! Justin! A moi!...

Appelant, de toutes ses forces, son valet de chambre, il se rua à son tour, dans l'escalier ou retentissait la course du fugitif.

— A moi, Justin! A moi!

Réveillé en sursaut, Justin ne tarda pas à ouvrir la porte de sa chambre. Il hurla :

— Qu'est-ce qu'il y a, Monsieur? Grands Dieux qu'est-ce qu'il y a?

— Arme-toi... Viens vite m'aider! lui répondit Fabrice tout en continuant à dégringoler l'escalier.

Il redoublait de vitesse, car l'inconnu se ruait, maintenant, à travers le vestibule et gagnait la porte d'entrée.

— Malédiction! cria-t-il. Il va encore s'échapper.

En effet. En quelques foulées rapides, l'homme traversait l'étroit jardin. La clôture, très basse, — une barrière de bois peint à laquelle s'adossait une haie de fusains, — n'était pas faite pour l'embarrasser, et Villar se rappelait bien avec quelle agilité il avait franchi le petit mur du jardin de *La Sirène*...

Cependant, alors que Fabrice s'attendait à le voir sauter la barrière doublée de fusains, brusquement, l'homme obliqua, contourna la maison, et longea la

clôture qui, en cet endroit, séparait le jardin d'un terrain en lotissement.

— Que signifie cette manœuvre? pensa le jeune homme tout en continuant la poursuite. Ah! j'y suis... notre homme veut rejoindre l'allée qui passe derrière le chalet. Il a sans doute encore quelque complice qui l'attend par là, avec une auto, comme avant-hier!

Il ne se trompait pas. Le Masque Jaune franchit rapidement la barrière de bois en face de l'allée, et, en l'imitant, Fabrice le vit courir vers une masse noire qui stationnait, un peu dans l'ombre, assez loin de l'ampoule électrique.

— Tant pis! gronda Villar exaspéré. Advienne que pourra!... Puisque je ne peux le pincer, du moins je saurai où il va...

Le voleur sautait dans la voiture dont le moteur ronfla. Les phares s'allumèrent, éclairant violemment l'allée.

D'un élan formidable, au moment où les roues commençaient à se mouvoir, Fabrice rejoignit la machine, s'accrocha au pneu de secours fixé à l'arrière et se sentit emporté à toute allure.

Les allées du parc défilèrent rapidement de chaque côté de lui comme un film zébré d'ombres et de lumières. Cahots. Ralentissements aux virages. Coups d'accélérateurs sur la ligne droite. Les automobilistes ne paraissaient pas s'être aperçus du voyageur supplémentaire qu'ils emmenaient avec eux, l'auto, une cinq places, étant assez longue pour que, du siège du chauffeur, on ne put voir, par la glace du fond, le corps recroquevillé de Fabrice.

Cependant, au bout de quelques minutes, le courageux garçon se rendit compte du danger de sa situation qui devenait insupportable, et il comprit qu'il ne pourrait pas résister bien longtemps.

Il avait beau se cramponner au pneu, désespérément, incrustant dans la housse qui le recouvrait, ses

genoux et ses doigts, il avait beau se crisper, se coller, tout le poids de son corps, tiré en arrière, pesait sur ses bras, lui causant une souffrance qui augmentait peu à peu... De plus, il se tordait le cou pour incliner la tête autant que le lui permettait sa position, afin que cette tête ne fût pas visible par la glace du fond, et ne trahît point sa présence.

De telles contorsions, dignes d'un acrobate de cirque, ne pouvaient évidemment se prolonger, et si sportif, si entraîné qu'il fût aux exercices violents, Villar sentait approcher l'instant où, haletant, épuisé, à bout de forces, il lui faudrait se laisser tomber sur le sol...

— Vont-ils s'arrêter? Vont-ils arriver bientôt? se demandait-il avec une angoisse croissante! Ah! on dirait que l'auto ralentit... comme pour stopper... Si c'était vrai?... Pourvu que je tienne pourvu que j'aille jusqu'au bout...

Mais il n'en pouvait plus. Malgré lui, malgré sa volonté, ses muscles se détendaient. Ses genoux glissèrent, ses doigts lâchèrent prise, et lourdement, il tomba sur la route dure...

Un grognement de désespoir s'exhala de sa poitrine haletante. Pendant quelques instants, il demeura inerte, affalé, éprouvant dans tout son corps une douleur si violente qu'il pensa s'évanouir...

Se retournant, dans un sursaut d'énergie farouche, il se souleva sur les coudes, et regarda, avec désolation, sur la route où l'automobile ne devait plus être qu'un petit point lumineux...

Mais, ce faisant, il poussa une sourde exclamation. Au lieu de s'être éloignée, comme il le supposait, la machine était là... A une cinquantaine de mètres, environ, elle venait de stopper, en face d'une masse sombre qui devait être une villa entourée de verdure.

— Ah! pensa-t-il. Serait-ce là? Aurai-je cette chance?

Galvanisé, revivifié, il se glissa jusqu'à la bordure d'herbe de la route afin d'être moins en vue, et se redressa pour mieux voir. Bien que les phares de l'auto se fussent éteints, il distingua très bien une silhouette d'homme surgissant de la masse sombre. Aussitôt, la voiture vira, et disparut dans cette masse.

— Elle vient de rentrer dans un jardin ou dans un garage, se dit Fabrice! fou de joie. Cette fois, je crois que ça y est!... Je dois avoir trouvé le repaire...

Examinant autour de lui le paysage nocturne, il chercha à savoir où il se trouvait. Le scintillement des étoiles éclairait insuffisamment la campagne endormie. Au-dessus de lui se profilaient des branches de pins, indiquant l'orée d'une lande assez touffue, au delà de laquelle devait se trouver l'Océan. Car il entendait, tout proche, son murmure.

— Où diable m'ont-ils emmené? se demanda-t-il. Si je ne me trompe autant que j'ai pu en juger, nous avons traversé les bois de Saint-Georges et de Didonne... Pour le moment, l'essentiel est de reconnaître l'endroit où a pénétré l'automobile, c'est-à-dire ce que je crois être le repaire de notre voleur! Car ce serait une rude découverte! En avant... et le plus silencieusement possible.

Il se mit debout, et marcha sur la bordure de la route, afin de se confondre avec l'ombre des arbres.

Après avoir franchi environ une cinquantaine de mètres, distance à laquelle il avait évalué que s'était arrêtée l'automobile, il arriva devant un enclos, véritable fouillis de verdure où les branches, très pressées s'entrelaçaient si bien, qu'elles formaient un dôme compact. Dessous les épaisses frondaisons retombantes, on devinait la ligne d'un mur bas, presque complètement envahi par les ronces et les lichens.

Il continua de longer le mur, et sa surprise augmenta en constatant qu'il ne présentait aucune ouverture, pas la moindre silhouette de porte!

Arrivé à l'angle du mur, Fabrice constata que s'ouvrait devant lui un passage, sorte de chemin creux tellement enfoncé sous les frondaisons qu'une voiture devait singulièrement y érafler sa carrosserie. Pourtant, ce ne pouvait être que là qu'était passée l'automobile. Instinctivement, le jeune homme s'engagea dans ce tunnel de verdure, et fut récompensé par sa ténacité. Au bout d'une vingtaine de mètres, il découvrit un portail en bois, qui paraissait fort vieux.

— Voilà l'issue! murmura-t-il en lui-même. Et non moins mystérieuse que l'ensemble du domaine! Je suis joliment curieux de savoir ce qui peut se passer là-dedans, quel secret cache cette maison si bien enfouie parmi les arbres! Le repaire du Masque Jaune! Mais il serait assez imprudent de m'y risquer, car je n'ai même pas mon revolver, et je tomberais sûrement dans un beau guêpier! Continuons plutôt notre exploration en faisant le tour de la propriété.

Toujours sans bruit, il suivit le petit chemin qui se rétrécissait jusqu'à n'être plus qu'un sentier seulement praticable à un promeneur. L'obscurité y était extrêmement dense.

Il atteignit sans incident un deuxième angle de muraille. Et là, l'espace s'ouvrit devant lui. Il revit le ciel tout scintillant d'étoiles dont les lueurs lui permirent de mieux distinguer les reliefs du décor.

Il se trouvait au sommet d'une falaise rocheuse, qui dévalait en pente vers la mer. A droite, couronnant cette falaise, la muraille tournait brusquement et se changeait en une sorte de terrasse au parapet massif et bas... L'océan grondait doucement au pied de la falaise, et le grand souffle marin arrivait librement jusqu'au visage du jeune homme. Là-bas, très loin, il distingua un demi-cercle de petites lumières...

— C'est Royan! s'étonna-t-il. Ah! ça, mais... je

me trouve donc à la pointe... à l'extrême-pointe de Saint-Georges?

Il allait s'avancer, pour se rendre mieux compte du lieu où il était parvenu, lorsque tout à coup, il s'arrêta, médusé.

Sur la terrasse qui s'étendait à sa droite, une lueur rouge venait de jaillir, à travers les arbres, une sorte de long faisceau lumineux comme la projection d'un phare.

Stupéfait, il se retourna, haussa le cou, mais la lueur s'éteignit.

Il se demandait ce que pouvait bien signifier cette étrange clarté, quand, brusquement, elle se ralluma. Durant quelques secondes brilla le faisceau écarlate... Puis il s'éteignit, non moins rapidement que la première fois.

La nuit reprit ses droits un instant. Mais ce fut pour être rayée par un troisième jet de clarté pourpre.

Fabrice était demeuré cloué sur place, bouche bée.

Alors, au lointain, sur l'océan noyé d'ombre, apparut aussi un petit feu pourpre qui s'éteignit et se ralluma par trois fois...

V

Fabrice s'était tapi contre le mur, et, de tous ses yeux, il observait ce manège.

Vivement frappé par l'étrange découverte qu'il

venait de faire, Villar réfléchissait âprement, et une anxiété l'envahissait malgré lui.

Que se passait-il donc à l'intérieur de cette habitation retirée, blottie dans un coin désert de la côte, protégée à droite et à gauche par des bois de pins, derrière les feuillages compacts de son jardin, et devant par le rivage marin? Quels individus se terraient là? Que faisaient-ils? Quels étaient le sens, le but initial de leurs manœuvres.

Un soupçon lui venait, si grave, si terrible, qu'il sentit une coulée froide entre ses épaules.

Il consulta le cadran lumineux de sa montre et vit que l'aiguille avait dépassé la demie d'une heure.

— J'ai tout le temps devant moi... murmura-t-il. Alors, si j'en profitais pour pousser plus loin ma petite enquête? Cette histoire m'intéresse joliment! Et je serais curieux d'examiner un peu, du côté de la mer, la façade de cette bizarre propriété.

Il tourna l'angle de la clôture et se trouva sur la partie de la falaise supportant les fondations de la terrasse. Cette terrasse dominant les flots, avait été bâtie à même le roc, et sa base formait une muraille massive, puissante conditionnée pour résister aux assauts des vagues et du vent par les jours de gros temps.

Pour longer cette muraille, Villar dut obéir à l'inclinaison de la falaise et descendre de roche en roche. Ce faisant, il ne pouvait plus regarder par-dessus la balustrade, comme il en avait l'intention, pour tâcher d'apercevoir la villa, car ladite balustrade se trouvait maintenant à soixante ou quatre-vingts centimètres au-dessus de sa tête. En revanche, les vagues qui battaient les rochers, n'étaient plus qu'à un mètre cinquante de ses pieds...

Ni piliers, ni balustres ne composaient le rebord de pierre qu'il voyait se découper au-dessus de lui, sur l'écran étoilé du ciel. Autant qu'il en pouvait juger, c'étaient des cubes massifs, posés les uns sur

les autres, dans le style moderne, et ménageant entre eux des espaces carrés.

— Des créneaux! On dirait absolument les créneaux de quelque enceinte fortifiée! pensa-t-il. Drôle de style. Et ça manque plutôt de coquetterie... Ah! que je voudrais pouvoir jeter un coup d'œil là-haut! Si j'essayais de grimper.

Il inspecta la muraille, à un endroit où elle formait un renfoncement, cherchant des trous pour y poser ses pieds, mais soudain, son oreille fut frappée par un bruit sourd, inattendu.

On eût dit un roulement de tonnerre, très lointain, et qui, cependant, semblait venir du sol.

Il prêta plus attentivement l'oreille, mais le bruit s'était tu. Il regarda à droite, à gauche, et ne vit rien. Levant la tête, il inspecta le parapet.

Alors, il découvrit avec stupeur qu'une modification venait de se produire dans l'aspect de l'originale balustrade.

A quelques mètres de lui, sur sa gauche, c'est-à-dire vers le centre de la muraille, trois des espaces ménagés entre les cubes de pierre étaient, à présent, obstrués par trois choses noires, longues et rondes : trois cylindres pointés vers la mer...

Tout à coup, une sorte de sifflement rauque se fit entendre; quelque chose passa vertigineusement au-dessus de Fabrice, traversa l'air, et, quelques secondes plus tard, une étincelle jaune descendit du ciel là-bas, très loin, et s'abîma en pleine mer.

Immédiatement, le jeune homme se jeta à plat ventre au pied de la muraille, et se dissimula derrière une grosse roche, comprenant bien que si quelqu'un se penchait, par hasard, sur le parapet, il risquait fort d'être repéré.

Blotti, plus en sécurité désormais, il releva la tête en entendant un second sifflement. Une deuxième fusée traversa l'espace, et comme la précédente alla

tomber en mer, plus loin encore, sous la forme d'une petite étoile verte...

— On dirait des exercices de tir, en vérité! ne put s'empêcher de remarquer le guetteur. Ou plutôt une manœuvre de repérage... Comme si ces gens voulaient savoir à quelle distance d'ici une fusée peut tomber dans la mer... Par exemple, voilà qui devient inquiétant!

Une troisième fusée s'élança en sifflant, et sa trajectoire fut si longue, son étoile brillante mit tant de secondes à éclore, que Fabrice eut l'impression qu'elle devait avoir presque franchi l'estuaire de la Gironde...

— Ça va bien! grogna-t-il. Ces messieurs ont de gentilles distractions! Un joli feu d'artifice...

Cependant, le feu d'artifice, comme il disait, n'était pas terminé.

Du milieu de l'estuaire, à peu près dans la direction où, tout à l'heure, avaient brillé successivement trois feux rouges, une fusée accourut, dirigée cette fois vers la côte, et son étoile s'épanouit presque au-dessus de la villa mystérieuse.

La lueur jaune descendit comme un météore, éclairant si bien la falaise que Villar se recroquevilla davantage, craignant d'être découvert.

Et deux autres fusées, la seconde rouge, la troisième verte, descendirent encore du ciel.

— C'est trop fort! gronda intérieurement le jeune homme. Ah! si j'avais eu l'intelligence d'emporter seulement mon revolver, comme je grimperais sur cette terrasse pour voir un peu la tête de ces artificiers nocturnes!

Mais l'éclosion des étoiles colorées avait pris fin. On n'apercevait plus, dans le ciel, que les vraies étoiles, si petites, toutes pâles, et comme étonnées par ces lueurs qui tentaient de rivaliser avec elles. Quelques minutes s'écoulèrent, puis, de nouveau, un

sourd grondement résonna comme un tonnerre souterrain.

— Cela vient de là... de l'intérieur de cette muraille! gronda encore Fabrice. Je l'ai très bien senti. Ah! cette fois, il faut que je sache, il faut que j'en aie le cœur net...

Quand l'énigmatique roulement eut cessé, il se releva et se mit à remonter la pente de la falaise, refaisant le chemin parcouru tout à l'heure.

De fait en arrivant à l'angle du mur, grâce aux roches entassées, la curieuse balustrade crénelée n'arrivait plus qu'à la hauteur de son visage. Se cramponnant à la crête, il se hissa à la force des poignets, enjamba le cube de pierre, et sauta à l'intérieur.

Satisfait, il put embrasser, du regard, l'étendue de la terrasse. Les arbres épais et les massifs touffus qui, sur trois côtés, ceignaient la villa, s'arrêtaient ici, laissant à découvert le côté de la mer. Et cette terrasse, bordée par un crénelage d'un mètre environ de hauteur, s'offrait, nue, déserte, sans une allée, sans un massif sorte de plate-forme en terre dure banale, où ne poussait même pas d'herbes.

Un juron lui échappa. Pourtant, tout à l'heure, il y avait là des hommes qui avaient envoyé les fusées? Une singulière manœuvre avait eu lieu. Etait-il possible que tout cela se fut évanoui aussi vite, et comme par enchantement, sans laisser la moindre trace? L'endroit était-il ensorcelé? Etait-ce de la magie diabolique, ou bien Villar avait-il la berluc?

Déçu, irrité, une colère s'emparait de lui. Perdant toute prudence, oubliant qu'il n'avait pas d'armes et qu'il allait, de lui-même, se jeter dans la gueule du loup, il s'avança témérairement au beau milieu de la terrasse.

De là, il put distinguer vaguement la villa, petite, assez banale, de construction certainement assez ancienne et qui ressemblait davantage à une maison

de campagne qu'aux chalets du bord de la mer. A grands pas, serrant les poings, il fit le tour de la plate-forme, se pencha au-dessus du rebord crénelé, et... ne découvrit rien de plus. Tout dormait dans une paix parfaite.

— Allons, se dit-il, profondément déçu. Il faut décidément pénétrer tout au fond du repaire pour en connaître le secret. Evidemment, je ne dois pas y songer. Ce sera l'affaire de l'inspecteur Rochard et de ses hommes. Il ne me reste donc plus qu'à aller le prévenir.

Il retraversa la terrasse, non plus en longeant la mer, mais au contraire en se rapprochant davantage de la villa, toujours dans l'espoir d'apercevoir quelque chose... Le grand silence, trop rassurant, encourageait sa témérité.

Une témérité excessive, car, au moment où il s'y attendait le moins, brusquement, un buisson s'écarta dans un froissement de brindilles, livrant passage à une forme humaine qui bondit sur lui.

Sans aucun doute, c'était un homme chargé du guet, ou effectuant une ronde, et qui, s'apercevant de la présence d'un intrus, jugeait bon de lui demander des comptes.

Averti par le craquement des feuillages, Fabrice se jeta de côté et évita l'attaque.

Mais son agresseur n'entendait point le laisser échapper. Revenant à la charge, l'homme tira son revolver, et Fabrice n'eut que le temps de se jeter à terre : la balle passa en sifflant au-dessus de lui.

Mais tandis qu'il se relevait, son adversaire en profita pour prendre l'avantage, et sauta sur lui alors qu'il était encore à genoux. Le duel farouche tournait au tragique. Ce fut le début d'un féroce corps à corps, les deux adversaires s'étreignirent en se roulant sur le sol.

Peut-être Villar fût-il parvenu à s'arracher à l'étau des bras qui serraient sa poitrine, car il se sentait

supérieur à l'individu haletant. Malheureusement, le coup de revolver avait été entendu de la villa. Une porte grinça et s'ouvrit. Des pas précipités résonnèrent.

— A moi! A moi! appela l'inconnu.

Ses complices accouraient. Fabrice se sentit brusquement empoigné, maintenu par des mains de fer. Une voix rauque interrogea :

— Qu'est-ce que c'est que celui-là? D'où vient-il? Où l'as-tu trouvé?

— Il errait sur la terrasse et se dirigeait vers la villa... sûrement pour nous espionner!

— En ce cas, son compte est bon!

Une lampe électrique, aveuglante, fut braquée sur le visage de Fabrice. Comprenant qu'il était perdu, il ferma les yeux. Les voix des bandits qui s'entretenaient sourdement, bourdonnaient à ses oreilles. Un grand froid le glaça...

— Je suis fichu... pensa-t-il. Ces gars-là vont m'exécuter proprement.

Impérieux, dur, un ordre tomba :

— Allez!

— Ce n'est pas possible! protesta soudain une voix frêle — si légère, si frêle que le prisonnier n'aurait pu dire si c'était une voix de femme ou de jeune garçon. Vous n'allez pas faire cela... Ce serait affreux!

— Allez! répéta brutalement celui qui paraissait être le chef.

— Non... supplia la voix plaintive. Non... C'est atroce... D'ailleurs, je vous le défends... Je...

— Tais-toi...

Fabrice n'entendit plus les paroles On le soulevait, pour l'emporter. Au bout d'une dizaine de pas les deux bandits qui le tenaient, par la tête et par les pieds, s'arrêtèrent. En ouvrant les yeux, Villar reconnut qu'ils étaient arrivés au parapet dominant la mer.

— Allez! répéta la voix gutturale.

Un élan, un « ahan » sourd... Un corps lancé dans l'espace... Et puis un énorme « plouf » dans les flots vite refermés sur leur proie...

VI

Deux heures venaient de tinter dans la nuit, lorsque l'inspecteur Rochard entra dans sa chambre.

Avant de se mettre au lit, il fit quelques pas, puis se laissa tomber sur une chaise et alluma une cigarette. Il était très las d'avoir, ce soir encore, erré, cherché, fouillé en vain, mais, surtout il se sentait assez découragé. Aucune trace du fameux Masque Jaune! Rien qui put le mettre sur la voie. Une irritation mêlée de dégoût l'envahissait car il était jeune, actif, habitué à la lutte...

Il achevait tout juste sa cigarette, lorsque soudain, la sonnerie du téléphone placé à la tête de son lit retentit.

Vivement, il décrocha l'appareil :

— Allo...

Du poste de police où, depuis son arrivée, une permanence avait été établie jour et nuit, la voix de l'agent de garde lui répondit :

— Allo, chef... On vous demande... Je vous passe la communication.

— Bien... Allo!

Cette fois ce fut une voix féminine, gracieuse et toute tremblante d'émotion qui résonna à son oreille :

— Allo... L'inspecteur Rochard?

— Lui-même, Madame... A qui ai-je l'honneur?...

— A Madame Germaine Le Keroël... villa « La Sirène »... Allo, Monsieur l'inspecteur... je veux vous faire part d'une chose très grave... Vous vous rappelez, le jeune homme que vous avez vu chez moi, avant-hier : M. Fabrice Villar?

— Parfaitement, Madame... J'ai même eu avec lui un entretien ce matin.

— Bon... Voici ce qui arrive... C'est affreux!... A l'instant, nous venons d'être réveillés en sursaut, mes domestiques et moi, par de violents coups de sonnette. Mon valet de chambre est allé ouvrir et m'a rapporté une lettre que lui remit un gamin... Allo... Je vais vous lire cette lettre, Monsieur l'inspecteur, — ou plutôt, ce chiffon de papier hâtivement crayonné...

— Je vous écoute, Madame.

— Voici : « Madame Le Keroël, votre ami Monsieur Fabrice Villar vient de tomber à la mer, à la pointe de Saint-Georges, juste en face de l'unique petite villa qui existe en cet endroit... Envoyez-lui immédiatement du secours... »

— Ah! ah! grogna Rochard. Voilà qui est bizarre. Allo... La signature de la lettre, Madame?

— Il n'y a aucune signature... J'ai trouvé cela tellement singulier, moi aussi, ce message apporté en pleine nuit par un gamin reparti aussitôt, que tout d'abord je me suis méfiée... Et puis, quelque chose me dit que c'est vrai, que M. Villar est en danger! Qui sait si ce n'est pas un nouvel attentat? Qui sait si notre ami n'est pas une nouvelle victime du Masque?... Et c'est peut-être lui-même qui me demande du secours? Alors, sans perdre une seconde, j'ai voulu vous parler, vous supplier d'aller voir là-bas, tout de suite, au cas où, vraiment, il faudrait secourir Fabrice Villar...

— Vous avez eu grandement raison de m'avertir, Madame! approuva l'inspecteur. De toutes façons, il

faut savoir ce que signifie ce message : s'il est exact, tâcher de sauver ce jeune homme; s'il est faux, découvrir l'auteur et le mobile de son acte... cela nous réserve des surprises, peut-être! Or, le meilleur moyen, c'est d'aller voir là-bas. Et je vais partir immédiatement!

— Oui, oui! supplia la voix toute frémissante de Germaine. Partez tout de suite, Monsieur l'inspecteur! Tâchez de trouver un canot de sauvetage! Mon Dieu, qui sait s'il n'est pas déjà trop tard?... Pauvre Fabrice, il avait passé la soirée chez moi jusqu'à onze heures!... Vous me donnerez des nouvelles, Monsieur l'inspecteur... Allo! Peut-être, pousserai-je jusqu'à la pointe de Saint-Georges, avec ma voiture!

— Vous pouvez être assurée, Madame, que je ferai l'impossible pour sauver M. Villar et résoudre cette nouvelle énigme, prononça le policier. Et je vous donnerai des nouvelles, je vous le promets... Mais ne faites pas d'imprudences : ne venez pas, en pleine nuit; même s'il s'agit d'un accident... normal, c'est toujours risqué... Mieux vaut que j'aille vous renseigner chez vous. Au revoir, Madame... Je pars sur-le-champ...

Il raccrocha l'appareil, et sortit de sa chambre pour aller réveiller ses agents qui occupaient les pièces voisines. Puis il alerta également les quatre policiers que la brigade royannaise mettait à sa disposition.

Un quart d'heure plus tard, deux automobiles, celle du poste et celle de l'inspecteur, sortaient du garage. Huit hommes, y compris Jean Rochard y prirent place, et les véhicules s'élancèrent à fond de train sur la route de Saint-Georges.

Avant d'arriver à l'agglomération, ils tournèrent à droite, longeant la falaise qui domine les roches de Vallières, et passèrent devant la villa « La Sirène ». L'inspecteur y jeta un coup d'œil, tout en se demandant si Mme Le Keroël s'était sagement re-

couchée ou si elle allait imprudemment venir les rejoindre.

Il fut tiré de ses réflexions par un brusque coup de frein donné par l'agent qui faisait l'office de chauffeur.

— Qu'est-ce qu'il y a? fit-il.

— Là... chef! Une auto arrêtée, presque au milieu du chemin. C'est égal, ces gens-là pourraient se garer un peu mieux! Comme les deux voitures de police étaient obligées pour passer, de ralentir considérablement, tout à coup, Jean Rochard lâcha une exclamation :

— Mais c'est Mme Le Keroël!

En effet. A côté de la voiture, se dessinait une silhouette féminine en laquelle il venait de reconnaître la délicieuse habitante de « La Sirène ».

— Stop! ordonna-t-il à son conducteur.

Sautant à terre, il courut vers elle.

— C'est de la folie, Madame, gronda-t-il, doucement. Sortir à cette heure-ci? Pourquoi n'avoir pas suivi mon conseil!

— Parce que toutes les minutes sont précieuses quand il s'agit du salut d'un ami! répondit-elle vivement. Pendant que vous vous prépariez et que vous faisiez la route, de mon côté, j'ai agi... Je suis allée trouver un ami, habitant une villa voisine, et qui possède un canot automobile. Il vient d'arriver, presque en même temps que moi, et vous attend au bas de la falaise... Si vous le voulez bien, il ne nous reste plus qu'à embarquer.

— Je ne puis que vous féliciter de votre initiative et de votre rapidité, Madame, fit le policier en s'inclinant avec une admiration très sincère. De mon côté, je vais m'embarquer. Pendant ce temps, vous resterez ici, sur le rivage, en compagnie de quatre de mes hommes... Ainsi, vous pourrez suivre toutes nos recherches, et nous faire des signaux, le cas échéant...

— Comme vous voudrez! soupira la jeune femme avec regret.

Jean Rochard donna rapidement ses ordres. Pendant que les quatre hommes désignés garaient les deux voitures et accompagnaient Mme Le Keroël, il descendit vivement la pente de la falaise avec ses trois agents, et rejoignit le canot automobile.

— Toutes nos excuses, Monsieur, pour la promenade nocturne que nous vous faisons faire! dit-il au propriétaire du canot, qui n'était autre que Jean de Lursy.

— Ne vous excusez pas, Monsieur l'inspecteur, répondit celui-ci. Je suis trop heureux de pouvoir me mettre à la disposition de Mme Le Keroël et à la vôtre, du moment qu'il s'agit de porter secours à mon pauvre camarade...

— Singulier accident, n'est-ce pas? interrogea le policier, tandis que de Lursy, gouvernail en main, mettait le cap sur la pointe qui s'avançait en mer, là-bas, exactement en face de la pointe girondine de Grave. Qu'en pensez-vous, Monsieur? Est-ce que vous connaissez cette petite villa solitaire qui se trouve là, précisément, et devant laquelle eut lieu, paraît-il, l'accident?

— Vaguement, je l'avoue... C'est, je crois, une bicoque peu importante et sans grand charme. Ayant été inhabitée assez longtemps, elle doit être très délabrée et paraît totalement enfouie sous les feuillages et les ronces.

— Est-elle habitée actuellement?

— Je crois que oui, mais n'en suis pas certain... Une maison de ce genre trouve difficilement des locataires, car elle est bizarrement construite, et située. Elle fut bâtie, quelque temps avant la guerre par un original, épris de solitude, et qui lui donna, on ne sait pourquoi, l'allure rébarbative d'une sorte de fortin... Terrasse en ciment armé, créneaux..., etc. Tant et si bien, que ce propriétaire vivant en reclus,

et l'imagination populaire aidant, on finit par raconter des choses terribles...

— Quelles choses?

— Des histoires d'espionnage, que sais-je? Des bêtises! Que le propriétaire était un espion... que sous la forme d'une villa, il avait construit un véritable fort destiné à commander toute l'entrée de la Gironde... que l'habitation, close le jour, s'animait la nuit et qu'on y voyait briller des lumières..., etc... Tout ce qu'on peut raconter de fantastique et d'impossible en un mot... »

— Tiens! tiens!... murmura Jean Rochard.

— Mais tenez... Nous arrivons! annonça de Lursy. Voici la fameuse bâtisse!

— Effectivement, cette construction a toute l'apparence d'une petite forteresse! reconnut l'inspecteur. A chaque coin, la muraille semble former une tourelle... Le parapet est bel et bien composé de créneaux... Et, si je ne me trompe, exactement entre les deux tourelles, il y a une porte...

— Vous ne vous trompez pas : c'est bien une porte, et qui doit être en fer, si la mémoire ne me fait point défaut. Comme les flots l'atteignent, par les hautes marées, elle doit être sérieusement rouillée... Mais, avec tout cela, qu'a pu devenir notre pauvre Fabrice? On n'aperçoit rien, nulle part! A-t-il été emporté par un courant? S'est-il échoué sur un rocher?... Il a dû se débattre désespérément, car c'est un merveilleux nageur, capable de se maintenir pendant plusieurs heures...

A ce moment, un des agents toucha le bras de l'inspecteur :

— Chef! Vous n'entendez pas?

— Quoi donc?

— Des cris, sur la rive...

— En effet! dit Jean de Lursy. Des appels... On dirait une voix de femme... Mon Dieu, c'est Mme Le Keroël...

Prêtant l'oreille, tous perçurent nettement, malgré le moteur du canot, des cris aigus... Puis, presque aussitôt, une détonation claqua.

— Il se passe quelque chose d'anormal! s'écria l'inspecteur. Vite, Monsieur, abordons! On dirait que Mme Le Keroël et mes hommes viennent d'être attaqués!

VII

Avec précautions, pour ne pas heurter un écueil, le canot automobile s'approcha de la rive, et les policiers sautèrent bravement les pieds dans l'eau pour débarquer. Quant à Jean de Lursy, il demeura à bord, ne voyant pas le moyen d'amarrer en cet endroit.

Jean Rochard, suivi de ses hommes, gravit en hâte l'éboulement rocheux où étaient demeurés ses compagnons. Mais en y parvenant, il eut un geste de déception : ceux-ci n'y étaient plus!

— Ils viennent sûrement d'essuyer une escarmouche! mâchonna-t-il, préoccupé. Et où sont-ils, maintenant?

— Tenez, là... chef! s'écria un des policiers en étendant le bras. Sur la corniche de la falaise, tout auprès de la clôture de cette villa... Voyez, ils nous font signe!

— Allons-y!

Les policiers suivirent la corniche, à l'orée du pe-

tit bois de pins, et se dirigèrent vers les silhouettes qui, en effet, leur faisaient signe. De leur côté, Mme Le Keroël et les agents vinrent à leur rencontre.

— Eh! bien, interrogea brusquement Rochard, très surpris de les trouver parfaitement calmes. Il ne vous est rien arrivé? Vous n'avez pas été attaqués, tout à l'heure?

— Nous n'avons ni appelé, ni tiré de coups de revolver! affirma la jeune femme. Nous avons entendu quelque chose, oui! Mais cela ne s'adressait point à nous, et c'était assez éloigné, très assourdi. Il nous semblait que ces bruits venaient du côté de cette maisonnette qui est là, dans les feuillages... C'est même pour cela que, vos hommes et moi, nous avons suivi la falaise jusqu'à la clôture, afin de nous rapprocher et de nous rendre compte...

Les quatre agents confirmèrent les dires de Mme Le Keroël. Le coup de feu, les appels, venaient bien de la direction de la villa... Dérouté, Jean Rochard hocha la tête et resta un moment silencieux, réfléchissant profondément. Ses compagnons l'entendirent monologuer entre ses dents :

— Encore une nouvelle singularité! Plus nous allons, plus c'est sombre et embrouillé... Il serait temps, cependant, que nous commencions à y voir clair!

— Certes! répondit la jeune femme en se rapprochant de lui. Pour ma part, je me sens oppressée par une angoisse croissante... Trop d'énigmes, trop de singularités, en effet, nous entourent: la visite, chez moi, du Masque Jaune et le coffret qu'il a dérobé, l'accident de notre malheureux Villar qui pourrait bien être un attentat... le billet demandant du secours qu'on est venu m'apporter mystérieusement.. et enfin cette villa retirée, mystérieuse d'où viennent de s'échapper des cris, une détonation... tout

cela me paraît les fils enchevêtrés d'une trame bien inquiétante...

— Et vous avez raison, Madame, de penser ainsi... A moi aussi, les incidents que vous venez d'énumérer m'apparaissent comme les fils du mystère!... Tout cela part du même nœud! Et, ce nœud, j'ai l'impression, depuis un moment, que nous le frôlons, que nous allons le toucher...

— Ah! puissiez-vous dire vrai?... Mais ce nœud, quel est-il, où se trouve-t-il donc? Est-ce que vous devinez quelque chose? Dites-moi votre pensée?...

L'inspecteur fit quelques pas, de long en large, sur l'étroite corniche de la falaise, puis s'arrêta, face à la terrasse qui se dessinait, là-bas, dans l'ombre nocturne :

— Je ne sais rien encore, Madame, et ma pensée à ce sujet est encore bien hésitante. Je ne puis donc vous confier que des conjectures... Mais je crois, voyez-vous, que cette mystérieuse maisonnette, si bien cachée sous ses arbres, contient l'explication de tout ce que nous désirons savoir, et que c'est là qu'il faut aller chercher...

— Votre raisonnement me semble excellent, dit Mme Le Keroël. Mais... au sujet de Fabrice Villar, que pensez-vous? Que croyez-vous qu'il lui soit réellement arrivé?

Rochard se mit à rire :

— Pour cela, chère Madame, je ne suis pas sorcier, et vous me croirez sans peine si je vous dis que je ne puis point avoir d'idée à ce sujet! Car c'est peut-être, précisément l'un des points les plus obscurs, et que nous ne découvrirons qu'après tout le reste.

— C'est vrai... Et c'est terrible, cette incertitude... Etre là, impuissants, ignorants, le cœur serré par l'angoisse, réduits à errer dans la nuit, sans orientation, sans rien qui puisse nous indiquer s'il faut

rechercher, en mer, son pauvre corps ballotté par les vagues, où si ce corps git, inerte, au fond de cette villa noire, en face de nous?

— Ce que vous venez de dire, là, Madame, est plus important, peut-être, que vous ne le pensez! prononça l'inspecteur gravement. Et vous venez, sans vous en douter, de me donner une indication précieuse.

— Comment cela?

— En définissant exactement la situation en ce qui concerne M. Fabrice Villar. De deux choses l'une, en effet : ou bien, tombé à la mer, il a été emporté par le courant et a péri... à moins qu'une circonstance providentielle lui ait permis de s'accrocher à quelque roc, ou bien il est prisonnier dans cette villa qu'on vous a signalée...Or, j'avouerai ma préférence pour la seconde hypothèse, car, du moment qu'on vous l'a indiquée, cette villa, c'est qu'elle joue un rôle elle aussi... Ce sera donc là-dessus que je vais baser notre plan d'action.

Se retournant, il fit signe aux policiers d'approcher, et les sept hommes vinrent se grouper autour de lui.

— Voici : comme il ne faut négliger aucune chance de retrouver Fabrice Villar, mort ou vivant, vous, Madame Le Keroël, et toi Blanchon, vous allez monter dans le canot automobile, et, en compagnie de M. de Lursy, vous explorerez la côte... En suivant celle-ci, vous examinerez les rochers, les creutes, les récifs, les plagettes, de chaque côté de la pointe, au cas où celui que nous cherchons aurait réussi à aborder quelque part. En outre vous décrirez des cercles en mer... Pendant ce temps, nous... dit-il en désignant les six autres policiers, nous allons cerner la fameuse petite villa, et nous nous efforcerons d'y pénétrer!

— Alors, dit Mme Le Keroël, puisque tel est votre plan d'action, je pars tout de suite... M. de Lursy,

M. Blanchon et moi, nous allons repartir en canot pour explorer la côte.

Rochard s'inclina :

— Je compte sur vous, Madame... Quant à toi, Blanchon, si vous vous trouviez en difficulté, ou s'il survenait du nouveau, trois coups de sifflet, hein?

— Soyez tranquille, chef...

L'inspecteur les regarda descendre la pente de la falaise et s'embarquer dans le canot qui, immédiatement, glissa sur les vagues.

— Maintenant, à nous! ordonna-t-il en revenant vers ses hommes. Nous allons à la villa...

VIII

— La fin!... Adieu tout!... pensa Fabrice Villar en se sentant projeté dans l'espace.

Puis ce fut l'effroyable chute, la vertigineuse et étouffante sensation du gouffre qui s'entr'ouvre... enfin le contact brutal avec l'eau froide, noire et houleuse.

Au bout de quelques instants, il revint à la surface entre deux franges d'écume. Avidement, il hissa sa tête au-dessus de l'étendue salée, au goût amer, et cracha, respirant éperdument l'air qui lui permettait de vivre.

— C'est une veine que je ne me sois pas rompu les

os sur les rochers! pensa-t-il, presque étonné de pouvoir se mouvoir librement. Et c'est bien ce qu'espéraient mes agresseurs, d'ailleurs...

Il n'était pas douteux que les hommes qui l'avaient balancé par-dessus le parapet escomptaient fermement que leur condamné irait s'écraser au bas de la falaise. Mais ils n'avaient pas songé que la marée montait...

— Aurais-je quelques chances de m'en tirer? se demanda-t-il encore en se mettant à nager vigoureusement. La rive n'est pas si loin! Si quelque méchant courant inconnu ne m'entraîne pas, je crois que je m'en sortirai...

Au même moment, comme pour le défier, une grosse vague déferla sur lui, le roula, l'ensevelit sous sa masse écumeuse. Quand, pour la seconde fois, Fabrice revint à la surface, soufflant et crachant, il put constater qu'il s'était éloigné de la falaise...

De toutes ses forces il engagea la lutte contre ce courant sournois, qui, à coups de grosses lames, tentait de l'entraîner loin du rivage. Et ce fut le duel terrible, angoissant, d'une pauvre vie humaine qui se débat contre la mort, qui rassemble toute son énergie pour résister à l'attirance du gouffre...

S'appliquant à esquiver les assauts des vagues, il parvint à se maintenir. Pendant quelques instants il put constater que, s'il n'avançait pas vers la rive, il ne s'en éloignait pas non plus. Alors, étudiant le courant, il se mit à nager de biais, non plus directement vers la pointe, mais en décrivant une courbe pour atteindre la terre au delà de cette pointe.

Bientôt, il se convainquit que son moyen était bon. En décrivant cette courbe, évidemment, il augmentait la distance qu'il lui faudrait franchir, mais en revanche, ses efforts n'étaient plus vains. Il avançait. Chacune de ses brasses était efficace.

— Courage! se dit-il. Encore une centaine de mètres, ce n'est pas le diable!

Pour se reposer, il changea de nage, car une certaine fatigue commençait à l'envahir, et fit du strugeon-crawlé... La terre se rapprochait, heureusement, car il se rendait compte qu'il ne pourrait tenir longtemps. Les heures qui venaient de s'écouler avaient été pour lui épuisantes, et ses genoux, ses bras étaient encore meurtris par sa chute derrière l'automobile.

— Vais-je sombrer en arrivant au port? se demanda-t-il étreint d'une anxiété. Ah! non par exemple... Allons, là aussi, plus que jamais, il faut durer...

Il ne pouvait plus se cacher à lui-même qu'il faiblissait. Cinquante mètres encore, à franchir! C'est peu pour un nageur... mais comme cela paraît énorme à celui que la fatigue étreint, et dont la vie est en danger...

Trente mètres. Fabrice, haletant, n'avançait plus qu'avec peine. Ses oreilles bourdonnaient, ses membres se raidissaient. Vingt mètres... Epuisé, il se retourna sur le dos, et fit la planche pour reprendre haleine... Une énorme vague le roula de nouveau, le submergea...

Quand il en ressortit, il fit un bond suprême. Cette fois, dix mètres seulement le séparaient de la falaise... Furieusement, dépensant tout ce qui lui restait de vie, il se rua à travers les flots. Ses mains désespérées atteignirent un rocher, s'y cramponnèrent...

Hissé à grand'peine, il se laissa tomber sur le roc, et demeura inerte, les bras épars, la poitrine battante...

Pendant plus d'un quart d'heure il resta ainsi, incapable de bouger, regardant sans les voir les étoiles impassibles pailletant l'infini de velours indigo. Enfin, le tumulte de sa poitrine s'apaisa, sa respiration devint plus régulière. Une grande détente l'envahit en pensant qu'il était sauvé...

S'étant reposé encore un peu, il se mit sur pied, et grimpa la pente rocheuse pour pouvoir marcher sur

la corniche de la falaise. C'était le moyen le plus simple pour qu'il pût rejoindre la route de Saint-Georges, car, en pénétrant dans les bois de pins, il risquait, en pleine nuit, de s'égarer.

Un peu grelottant, car ses vêtements ruisselants collaient à sa peau il avança aussi vite que possible, contourna la pointe, et aperçut de nouveau le parapet de la villa mystérieuse.

Mais tout à coup, au moment même où il arrivait à l'angle formé par la terrasse, — exactement à l'endroit où il avait déjà stationné en débouchant du petit sentier couvert de verdure, — il s'arrêta et se colla contre la muraille.

Quelque chose s'avançait sur la mer en face de lui.

— Une barque! murmura-t-il. Bon! voilà du nouveau. Où peut-elle bien aller?

Il ne fut pas long à être renseigné. En quelques coups d'avirons, la barque atteignit le rivage. Deux hommes sautèrent sur les rochers et se mirent en devoir de hisser leur embarcation jusqu'au pied de la muraille supportant la terrasse.

Puis l'un d'eux tira quelque chose de sa poche. Un grincement de serrure se fit entendre, et Fabrice vit les deux ombres franchir la porte qui venait de s'ouvrir.

— Il y a une porte, là? fit-il suffoqué. Ah! tant pis!... il faut que je voie...

Oubliant toutes ses belles résolutions de prudence, il dégringola de roche en roche, et arriva juste au moment où le lourd battant venait de se refermer. Déçu, il retint un geste de colère. Mais aussitôt, une joie l'éclaira : la porte ne s'était pas hermétiquement close. Entre le mur et le battant, il y avait un écart de trois ou quatre centimètres.

Patiemment, il attendit que le bruit des pas, à l'intérieur, se fut éloigné. Puis, lentement, avec des précautions extrêmes, il poussa le battant, centimètre

par centimètre, de façon à ne point provoquer de grincement... Grâce à cette lenteur il y parvint. Un espace de cinquante centimètres se montra. Frémissant, Fabrice se faufila à l'intérieur.

Tout d'abord, il ne vit rien, car une lanterne sourde, pendue au plafond, éclairait insuffisamment l'espèce de caveau dans lequel il venait de s'introduire. Cependant, en avançant, il reconnut que ce qu'il avait pris pour une lanterne sourde était bel et bien une ampoule électrique-veilleuse. Un commutateur devait donc exister. Revenant vers la porte, il le trouva, et risquant le tout pour le tout, il alluma :

Alors il faillit pousser un cri de stupeur.

Les quatre lampes qui venaient de s'éclairer lui montrèrent une salle assez vaste, soutenue en son centre par des piliers en béton formant couloir. De chaque côté, de ce couloir, dans les deux compartiments ainsi formés, d'étranges silhouettes se dessinaient, tout un matériel qui semblait appartenir à un arsenal de guerre...

A côté de caisses blindées, de diverses dimensions, s'érigeaient quatre canons de marine, montés chacun sur une petite plate-forme munie de chaînes à chaque angle. Quatre grues, actionnant ces chaînes, étaient prêtes à remonter les plates-formes jusqu'à un endroit que Fabrice devina bien : jusqu'aux créneaux de la terrasse.

Et, levant les yeux, il vit, très nettement les rainures des quatre trappes par lesquelles devaient émerger les engins.

— Ah! je comprends... je comprends... murmura-t-il avec une stupeur désespérée. Le roulement de tonnerre souterrain, c'était le bruit des grues... Et voici, à côté, trois autres plates-formes supportant les lance-fusées que j'ai vu apparaître aux créneaux... voici les trois autres grues... C'est formidable! Quand on pense qu'il y a, là-dedans un véritable matériel

de forteresse, et que ces bandits, ainsi armés, pourraient commander complètement l'estuaire...

Puis il se reprit, et rappelé à la prudence, il tourna vivement le commutateur. Tout retomba dans les ténèbres. Seule, la lampe-veilleuse continua de projeter sa clarté sourde entre les piliers de béton formant couloir central.

— Ce couloir doit conduire, sans aucun doute, à la fameuse maisonnette! se dit le jeune homme. Et les deux individus que j'ai vu pénétrer ont certainement filé jusque là-bas... Puisqu'ils n'ont point totalement refermé la porte derrière eux, c'est donc qu'ils ont l'intention de ressortir?... Peut-être sont-ils venus apporter quelque chose, un message? J'ai grande envie de m'en assurer!

A l'autre bout de la salle, en face de lui, se dessinait une seconde porte, non moins épaisse et bardée de fer. Sans hésiter, le courageux garçon se mit en devoir de l'ouvrir avec autant de précautions que la porte donnant sur la falaise, car il devait éviter le plus léger bruit, ignorant ce qu'il allait trouver au delà.

Mais il ne trouva qu'un orifice plein d'ombre. Un véritable boyau souterrain s'offrait à ses yeux.

A tâtons, il s'y engagea, marchant lentement, les deux mains étendues pour se guider au contact des murailles. Au bout de quelques pas, ses prunelles s'étant habituées aux ténèbres, il distingua une lueur, tout là-bas, devant lui.

Peu après, des bruits de voix lui parvinrent. Etait-ce les hommes qui revenaient? Haletant, il s'arrêta, se demandant quel parti prendre... Mais non! les voix restaient toujours à la même distance. Rassuré, il reprit sa marche avec plus de prudence encore.

Il parvint à une troisième porte, très basse, étroite, dont le battant était ouvert. Cette porte donnait sur une salle éclairée par une ampoule électrique, et res-

semblant, cette fois, à une très banale cave, — probablement la cave de la villa mystérieuse.

Là, entre des casiers à bouteilles, des tonneaux, des débris de ferraille, de vieilles caisses et les piliers soutenant la voûte maçonnée, sept ou huit individus étaient rassemblés qui discutaient avec animation.

IX

Avec la souplesse d'une couleuvre, Fabrice se glissa dans la cave, et, avisant un tas de caisses, se blottit derrière.

Son poste d'observation n'était sans doute pas parfait, car il ne pouvait voir, par une fente entre deux caisses, que quelques-uns des gens qui se trouvaient réunis là. En revanche, il se trouvait entièrement dissimulé, et pouvait entendre sans être vu.

Tendu de toutes ses fibres, il écouta. Une voix forte, dominant toutes les autres, paraissait celle d'un chef : à coup sûr le chef de la bande occupant la maisonnette. En allongeant le cou, Fabrice parvint à l'apercevoir : il était assis sur un tonneau au milieu de la cave. Grand, les épaules massives, doué d'une musculature puissante, il offrait un visage dur, bestial, surmonté d'une touffe de cheveux roux. Les autres se tenaient en demi-cercle autour de lui. Deux

d'entre eux, que Fabrice apercevait seulement de dos, finissaient de lui donner des explications détaillées...

Et le guetteur comprit, en entendant des chiffres, des longueurs, qu'il s'agissait de la distance parcourue en mer par les fusées lumineuses!

Ils se turent. L'homme roux parut satisfait :

— C'est bien, dit-il. Les expériences paraissent concluantes. Vous porterez mon salut au commandant et le remercierez vivement pour moi en attendant que j'aille moi-même lui rendre visite à bord... Combien de temps le bateau compte-t-il rester encore dans l'estuaire?

— Il appareillera demain soir aussitôt la nuit tombée, répondit l'un des hommes. Voilà déjà deux jours qu'il croise en vue de la côte, et cela pourrait donner l'éveil...

— Evidemment. En ce cas, vous pourrez annoncer ma visite au commandant pour demain. Peu avant le départ du bateau, au crépuscule, j'irai le saluer... Vous lui direz également...

Il fut interrompu par un bruit de pas et de voix. De nouveaux individus que Fabrice ne pouvait voir, de l'endroit où il se trouvait, firent irruption dans la cave.

Le visage de l'homme se crispa, tandis qu'il se retournait brusquement :

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-il sévèrement.

— Chef, je suis obligé de vous amener ce jeune homme qui fait montre, ce soir, d'une attitude singulière. Il vient de se livrer à une véritable crise de rébellion, et j'ai dû le malmener un peu pour...

Une seconde voix, frêle, légère, toute tremblante d'indignation, — une voix que Fabrice reconnut pour l'avoir entendue déjà sur la terrasse au moment de son agression, — l'interrompit :

— Cet homme n'est qu'une brute, chef... Voilà deux fois, en l'espace de quelques heures qu'il s'ou-

blie jusqu'à me rudoyer... Je sais fort bien que vous l'avez chargé de me surveiller, d'épier mes moindres gestes, mais je n'admets pas qu'il aille jusqu'à me menacer de son revolver...

— Rudolph? interrogea durement l'homme roux. Tu as osé te permettre cela?

— Excusez, chef... balbutia l'autre, à la fois furieux et craintif. Il m'a cinglé d'un coup de cravache et j'étais exaspéré... alors j'avais mon revolver et...

— Vous mentez! répliqua la frêle voix que l'indignation rendait aiguë. C'est parce que je vous ai vu tirer votre revolver que j'ai usé de ma cravache, et si je ne vous en avais point cinglé les doigts, votre balle, au lieu de se perdre, m'aurait atteint...

— Rudolph, ce que tu viens de faire là est grave, très grave, reprocha le chef. Quel motif t'a donc poussé à tirer? Que s'est-il donc passé pour que tu en arrives à cela?

— L'attitude de ce jeune homme, chef... Il se révolte constamment contre la surveillance que vous m'avez ordonnée... Et puis, cette nuit, tout à l'heure... je l'ai surpris... dans le chemin... en train de causer à un galopin... Demandez-lui donc vous-même, chef, ce que signifie tout cela?... Qu'est-ce que ce gamin venait faire là, à pareille heure?... Et pourquoi cet entretien secret?

Le visage de l'homme roux se durcit davantage et prit une expression de cruauté indicible, en se tournant vers l'accusé :

— En effet... De votre côté, pourquoi avez-vous fait cela?... Vous n'ignorez pas, cependant, la défense que je vous ai faite de parler à quiconque, d'avoir des relations avec quiconque? Qu'est-ce que cet enfant vous apportait? Ou bien de quoi l'avez-vous chargé? Répondez-moi...

Villar ne perçut aucune réponse. Il devina que l'interrogé gardait le silence, farouchement, sous les regards avides de ceux qui l'entouraient.

Le chef s'agita :

— Je vous ordonne de répondre! grogna-t-il.

La voix, très basse, comme prête à se briser, laissa tomber :

— Je n'ai pas d'explications à vous donner.

Un véritable rugissement s'échappa des lèvres du chef qui se dressa d'un bond en appliquant sur le tonneau un formidable coup de poing qui résonna comme un gong :

— Pas d'explications? Ah! par Satan!... C'est donc la vérité... vous vous essayez au petit jeu de la révolte!... Eh bien, nous allons voir... Sortez, vous autres... Sortez tous! Laissez-nous seuls...

Son index pointait, menaçant. Les hommes, baissant la tête, obéirent, et Villar entendit leurs pas sortir de la cave et monter des marches.

— Quant à vous, messieurs, reprit l'homme roux, plus doucement, en s'adressant aux deux messagers, n'oubliez pas : tous mes remerciements au commandant, et ma visite pour demain soir...

— C'est entendu, monsieur...

Les pas des deux hommes se dirigèrent vers le couloir souterrain. Peu à peu ils décrurent, puis on perçut, lointain, un grincement de porte refermée.

Le jeune homme accusé et le chef de la bande étaient demeurés seuls, face à face, dans un silence terrible. Fabrice, la gorge serrée, vit le géant roux saisir l'autre par l'épaule, et le secouer :

— Tu nous trahis? dit-il sourdement. Oui, depuis quelques jours, je m'en doute, je le devine... Le pacte que nous avons conclu te pèse, et tu cherches sournoisement à t'en délivrer! Ah! prends garde... N'abuse pas de ma patience. N'essaie pas de me rouler : déjà, l'autre jour, au lieu de m'apporter les documents du commandant Le Keroël tu m'as apporté un coffret vide... Cette nuit, au lieu de rafler une bonne somme

chez ce Fabrice Villar, tu t'es fait bêtement surprendre et poursuivre... Et voici, de plus, que tu t'entretiens en secret avec un gamin qui prend la fuite en bicyclette... Dis? Réponds? Où l'as-tu envoyé? De quelle commission l'as-tu chargé?

Pour la seconde fois, la phrase coupante tomba :

— Je n'ai pas d'explications à vous donner!

— Misérable! éclata le chef dont le poing se leva menaçant comme une massue. En ne voulant pas me répondre, tu me donnes toi-même la preuve de la trahison... Ton attitude est claire! Tu veux rompre le pacte, tu veux nous fausser compagnie, essayer de reprendre ta liberté!

Fabrice aperçut la silhouette du jeune homme qui s'avançait fièrement vers le chef :

— Eh bien, oui! jeta-t-il d'un ton rauque. Oui, j'en ai assez... Oui, je veux rompre l'épouvantable chaîne que vous avez attachée à mes poignets, à mes pieds... Je ne veux plus supporter le rôle infâme que vous m'avez fait jouer grâce à vos menaces, à votre domination terroriste! Jusqu'ici vous m'avez fait marcher, agir, voler, par l'effroi moral de la honte, par la peur physique du revolver sans cesse braqué sur ma tempe... Mais maintenant, c'est fini! Je ne peux plus! Toute ma loyauté se rebelle et vous crache à la face son mépris et sa haine... Karl Hanschwarz, vous êtes le plus indigne des êtres. Non seulement un chef de bandits, un assassin, un espion, mais encore un grand lâche!

L'homme recula, cravaché, écumant. Ses poings énormes se tordirent de rage. Sa face était devenue écarlate :

— Ah! vipère... Tu oses... tu as l'audace de me lancer ton venin! Eh bien! soit, ta condamnation est prononcée. Tu mourras... j'écraserai ta tête sous mon talon! Mais, auparavant, tu endureras toutes les souffrances morales... Le déshonneur que tu voulais éviter à ton frère, à votre nom, vous éclaboussera tous

les deux. Ton frère sera livré par nos soins à la justice et le scandale éclatera... l'affreux scandale de l'officier qui a vendu son pays!

Mais, contrairement à ce qu'espérait le chef, le jeune homme ne broncha pas :

— Vous mentez! prononça-t-il. Vous mentez pour m'effrayer une fois de plus. Cependant, cette fois, votre tentative est vaine. Comme vous le savez parfaitement, la justice ne peut plus rien contre mon malheureux frère, et la faute qu'il a commise disparaît avec lui, puisqu'il s'est donné la mort, voici deux mois, pour racheter son honneur et laver son nom...

— Tu le sais? Comment l'as-tu appris?... Ah! traître, traître, râla Karl Hanschwarz. Tu nous a vendus... Je vais te tuer comme un chien...

Fou d'exaspération, il tira son revolver. Fabrice, épouvanté, vit le canon braqué sur le jeune homme et se dressa d'un bond.

Mais au même moment, une voix, dans l'escalier, retentit, affolée :

— Chef... Chef... venez vite... Vite! La police!

Le coup partit, terriblement répercuté par les échos de la cave, et tandis que le jeune homme s'écroulait, le bandit, faisant volte-face, s'élançait quatre à quatre dans l'escalier de pierre où l'appelait son complice.

Là-haut, en effet, une agitation insolite se manifestait. Des pas précipités se faisaient entendre à travers la voûte. Puis des voix, des appels, des coups de sifflets...

— La police? murmura Fabrice. Serait-ce possible? Ah! j'y suis : le gamin parti en bicyclette... La fameuse trahison dont ce malheureux est accusé! Eh bien! on peut dire que la police va arriver juste à point! Et j'espère bien que l'inspecteur Rochard y sera... Mais en attendant l'issue de la bataille... Les minutes comptent! Il n'y a qu'un seul moyen : je vais

tâcher d'emporter le blessé jusqu'à la forteresse souterraine, là-bas... Une fois refermée la porte du boyau, nous y serons provisoirement à l'abri...

Il s'élança vers le blessé qui gisait, la face contre le sol. Auprès de lui un léger filet de sang s'écoulait.

Entre ses bras vigoureux, Fabrice le saisit et le chargea tant bien que mal sur son épaule. Ce faisant, il fut étonné par la minceur de ce corps souple, flexible, et qui pesait bien peu.

— Pas lourd... murmura-t-il en s'engageant dans le couloir obscur conduisant à ce qu'il appelait l'arsenal. Eh mais... qu'est-ce qu'ils font, là-haut? On dirait qu'ils descendent l'escalier...

Effectivement, des semelles claquaient sur les marches de pierre accédant à la cave. Fabrice prit sa course à travers le boyau et parvint sans encombre à la salle. Déposant un peu rudement le blessé sur le sol, il revint vers la porte, changea hâtivement la clef de côté, ferma le battant, et donna un double tour à la serrure...

Il alla tourner le bouton électrique. La lumière jaillit, éclairant l'étrange salle avec les silhouettes sombres et menaçantes de ses engins meurtriers. Etendue sur le sol, la longue silhouette noire du jeune homme paraissait n'être plus qu'un cadavre...

Fabrice revint auprès de lui, s'agenouilla, et écartant ses vêtements, chercha sa blessure. Comme il approchait son oreille de la bouche contractée, pour écouter son souffle, tout à coup, il fut frappé par les traits de ce visage fin, délicieusement harmonieux malgré la crispation de la souffrance.

— Mon Dieu! s'écria-t-il presque à haute voix. Ce visage, mais je l'ai déjà vu quelque part... La forme de cette bouche... Ce nez très pur... ces admirables yeux noirs... Ah! serait-ce possible? Je deviens fou!... C'est une hallucination...

Du fond de son passé remontait à la surface de sa mémoire un charmant visage d'enfant, puis une ado-

rable figure de jeune fille qui avaient les mêmes yeux, le même ovale, les mêmes lèvres ciselées... Et tout à coup, malgré lui, un nom lui revint, qu'il prononça dans une sorte de fièvre :

— Edna... Edna...

X

Sept ombres, silencieuses comme des fantômes, franchirent la clôture hérissée de ronces, et se glissèrent dans l'enclos ensauvagé.

Sous les frondaisons retombantes qui, par endroits, rejoignaient presque le sol, il faisait noir comme dans un four et les ombres furtives durent avancer à tâtons, zigzagant entre des massifs broussailleux, pour arriver jusqu'aux abords de la villa.

— Il faut en faire le tour, murmura Jean Rochard à ses compagnons. Séparons-nous : trois à droite et quatre à gauche de façon à nous rencontrer en fin de circuit. Nous repérerons les issues, et verrons le meilleur moyen de nous introduire.

Il prit par la droite, suivi de deux de ses hommes, pendant que les quatre autres se faufilaient à gauche, La maisonnette n'était pas grande. Ils comptèrent une porte et deux fenêtres donnant du côté du chemin, une fenêtre à gauche, puis également une porte et deux fenêtres sur la façade de la mer. A l'unique étage, même nombre d'ouvertures, avec deux bal-

cons. Les contrevents étaient clos, mais certains paraisaient disloqués et en assez mauvais état.

— Cela joue admirablement à la maison abandonnée! nota l'inspecteur quand ils furent tous réunis, leur ronde accomplie. Mais il me semble apercevoir de la lumière, là, à travers l'imposte de cette porte...

— Et là, chef... voyez cette fenêtre... Elle ne tient plus! il suffira de soulever le contrevent pour l'arracher de ses gonds.

— Voilà notre affaire. Postez-vous : un à chaque angle de la bicoque de façon à surveiller toutes les issues. Et à la moindre tentative de fuite d'un individu, bondissez dessus sans hésiter! Pendant ce temps, Roger, Héraud et moi, nous allons pénétrer dans la tanière.

— Compris, chef!

Les hommes désignés coururent occuper leurs postes. Avec précautions, Héraud et Roger s'attaquèrent au contrevent qui, de fait, après quelques craquements, céda et leur resta dans les mains.

On n'apercevait point de lumière à travers les vitres. D'un coup de crosse de revolver, Héraud brisa l'une d'elles et tourna l'espagnolette. Les trois policiers, enjambant le rebord, sautèrent dans la pièce.

A ce moment, un cri d'alarme retentit à l'intérieur :

— Alerte! Alerte!... Aux armes!

— Nous sommes découverts! dit Rochard. Ce n'est plus le moment d'hésiter. Revolver au poing, les enfants! En avant!

Des pas précipités... Des coups de feu auxquels répondirent immédiatement des coups de sifflet. Les agents postés aux angles du côté de la mer, ripostaient et prévenaient leurs camarades. Rochard ouvrit une porte donnant sur le couloir de l'habitation, et s'élança, suivi de Roger et d'Héraud.

Là, l'électricité était allumée. Deux silhouettes jail-

lirent d'une porte et sautèrent sur les policiers, en même temps qu'une détonation claquait à leurs oreilles. Machinalement, l'inspecteur baissa la tête, et la balle alla s'aplatir contre la cloison. Des rauquememnts, des jurons s'élevèrent. Héraud et Roger entraient en corps à corps avec les deux individus.

Un bruit sourd : celui d'une chute sur le plancher! Se retournant, Jean Rochard vit l'un des bandits qui, un genou sur la poitrine de Roger, levait la lame brillante d'un poignard. Mais le criminel n'eut pas le temps d'abaisser son couteau... La crosse du revolver de l'inspecteur s'abattit sur son crâne comme une massue. Assommé, il s'effondra.

Sauvé, Roger sauta sur ses pieds, et courut à l'aide d'Héraud que le second bandit tenait à la gorge. Certain qu'ils pouvaient se débrouiller, Rochard les laissa pour se précipiter vers l'autre bout du couloir où la bataille faisait rage.

Là, les deux policiers postés sur la façade de la mer refoulaient cinq bandits qui cherchaient à sortir par la porte de la terrasse. Héroïquement, les deux hommes essuyaient leurs coups de feu et déchargeaient sans arrêt leurs barillets, obligeant les malfaiteurs à reculer dans le couloir. Mais ceux-ci, se reprenant, visèrent longuement les deux silhouettes qui se détachaient comme des cibles. Au moment où Rochard arriva, c'était une véritable fusillade. Deux des bandits gisaient en travers du couloir, mais l'un des policiers, atteint, venait aussi de s'affaisser. La situation de l'autre était critique.

— Je viens! Je viens! hurla Rochard.

Héraud et Roger qui avaient réussi à immobiliser leur adversaire accoururent à la rescousse. Heureusement car les bandits se retournaient vers l'inspecteur. De nouvelles détonations claquèrent. Dans l'étroit espace du couloir, cette bataille rangée prenait l'aspect d'une scène infernale, avec les brownings brandis, les couteaux luisants... Les adversaires

se heurtaient aux cloisons, trébuchaient sur les corps étendus. Les jurons se mêlaient aux râles.

Blessé, Héraud jeta un cri et s'affaissa. L'inspecteur venait de recevoir un coup de couteau dans la cuisse. Les deux policiers qui avaient refoulé les bandits gisaient, à leur tour, sur le seuil...

— Quatre blessés y compris moi-même... compta rapidement Rochard. Nous ne sommes plus que trois valides! Quant aux sacripants, j'en vois cinq par terre, il en reste encore quatre... Allons, courage! Hardi! Hardi les enfants! cria-t-il, de toutes ses forces, en voyant les deux policiers restés derrière la maison qui arrivaient à leur tour.

Bondissant comme une bête fauve, il atteignit l'un des bandits et l'étendit sur le sol, cependant que Héraud, grinçant des dents, le visage couvert de sang, s'attaquait au second, et que les deux autres policiers entamaient la lutte avec le quatrième et le cinquième.

Ce cinquième, le géant roux, au cou de taureau, aux poings lourds comme des blocs de fonte, finit par rester seul debout. En face de l'inspecteur, il vacilla une seconde, comme hésitant. Puis, voyant que ses complices jonchaient le sol et que la victoire restait aux policiers, il fonça en avant, renversa, de la tête et des poings Jean Rochard et ses hommes, et s'engouffra par une porte basse ouvrant sur un escalier de pierre.

— Sus! hurla Rochard. C'est lui le chef! Il faut le capturer à tout prix!

Malgré sa blessure, il s'élança dans l'escalier de la cave, suivi par ses agents valides.

Ils revirent le bandit qui saisissait quelque chose : une sorte de longue corde, derrière un tonneau, puis reprenant sa fuite, traversait la cave et se jetait dans le boyau souterrain.

— Ce n'est pas une corde, c'est une mèche... Alerte! cria l'un des policiers. Il veut faire sauter les caves!

Comprenant l'effroyable danger, les trois poursuivants redoublèrent de vitesse, en s'engageant eux aussi, dans le boyau noir. Et, tout à coup, ils entendirent un choc sourd, un hurlement de déception rageuse! Le géant roux venait de se heurter à l'épaisse porte close!

C'est en vain qu'il essaya de l'ouvrir. Rochard et ses deux hommes arrivaient, lampe électrique au poing. Alors l'homme s'adossant à la porte, ramassa une énorme pierre et s'apprêta à s'en servir comme d'une massue.

Mais, à cet instant, un grincement se fit entendre. Le battant cédant sous lui, l'homme trébucha à la renverse... La porte venait de s'ouvrir!

Au delà de l'encadrement, vivement éclairé par la lumière électrique, se dressait une mince silhouette noire, le visage couvert d'un masque jaune.

En voyant cette silhouette surgissant en face de lui, Hanschwarz recula comme s'il voyait un mort sortir de son tombeau.

— Le Masque Jaune! cria malgré lui Jean Rochard.

— Oui! répondit la voix douloureuse et vibrante de l'inconnu. Le Masque Jaune qui revient de bien loin, du rivage de la mort pour vous livrer son assassin! Messieurs, je vous dénonce et vous remets cet homme, le plus grand criminel que la terre puisse porter... Après avoir été mon bourreau, mon tortionnaire, mon geôlier, pendant près de deux ans, après m'avoir fait endurer toutes les humiliations et les souffrances morales, après m'avoir obligée par la terreur et les menaces à jouer l'odieux rôle de voleur, dévalisant les passants, cambriolant les villas, il vient, voici moins d'une heure, d'essayer de me tuer! Il vous appartient désormais, que je sois sa dernière victime... Je vous le livre, et, déjà recherché par la police de trois ou quatre nations, peut-être son

nom ne vous sera-t-il pas inconnu : Karl Hanschwarz!

— Hanschwarz! s'écria Jean Rochard. Hanschwarz l'espion international, l'un des principaux chefs d'une redoutable association secrète mélangée d'oustachis et de gangsters?...

— Lui-même! répondit la voix haletante du Masque Jaune. Lui-même qui, voici deux ans, est revenu s'installer ici pour reprendre l'œuvre abandonnée avant la guerre par l'un de ses compatriotes : c'est à-dire l'armement de cette prétendue villa qui n'est autre qu'un petit fort en béton et ciment armé. La salle où nous nous trouvons, avec ses engins meurtriers vous expliquera, mieux que je ne saurais le faire, son but effroyable. De la terrasse, ses canons peuvent anéantir toute une flotte... Et voilà l'œuvre criminelle de ce monstre, qui, depuis dix-huit mois m'a associée malgré ma volonté à ses agissements odieux...

— Mais vous? Qui êtes-vous donc? demanda le policier stupéfait. Le vrai malfaiteur, ce n'est donc pas le Masque Jaune!

— Le Masque Jaune, hélas! cache la plus généreuse et la plus loyale des âmes! prononça à son tour la voix de Fabrice Villar qui rentrait à cet instant par la porte donnant sur la falaise. C'est une histoire affreusement triste qu'il faut que vous appreniez comme je viens de l'apprendre moi-même. Quand j'étais enfant, je jouais, dans les jardins du Luxembourg, avec une adorable petite fille : Edna Herfeld et son frère Joë, Alsacien de France. J'ai conservé avec une pieuse tendresse une photo sur laquelle nous sommes ensemble. Devenus adolescents, une douce idylle s'ébaucha entre Edna et moi... Puis, brusquement, la vie nous sépara; je n'entendis plus parler de ma petite amie et c'est en vain que je la recherchai... Je viens de découvrir, cette nuit seulement, grâce à son récit, qu'elle ne donna plus signe

de vie à aucun de ses amis à cause de la conduite de son frère. Devenu officier dans l'armée française, Joë, entraîné par la société secrète de Karl Hanschwarz se laissa aller à trahir la France en vendant des documents militaires à l'étranger... Et c'est ici que réside le secret du Masque Jaune! Prise dans les griffes du misérable espion, Edna fut contrainte à lui obéir, à servir la secte, sous l'effroyable menace du déshonneur. En cas de refus de sa part, son malheureux frère devait être immédiatement livré aux tribunaux militaires. Et voilà pourquoi, depuis près de deux ans, déguisée en homme, le visage masqué, elle a obéi, peiné, souffert, se sacrifiant pour épargner la honte à son frère infortuné! Sans doute comprendrez-vous, comme je l'ai compris, quel put être son martyre, et que le petit mouchoir de dentelles que vous avez ramassé dans le bureau de M. Le Keroël put être taché par des larmes de sang... Mais, maintenant, le cauchemar est fini! L'abominable monstre, coupable de tant de crimes est à votre disposition, inspecteur Rochard. En même temps que le masque jaune va disparaître, rendant la liberté à Edna Herfeld, le bandit va recevoir le châtiment de ses forfaits.

Mais un cri de la jeune fille l'interrompit. Profitant de l'émotion des assistants le misérable venait de disposer sa mèche sous un baril. Une flamme d'allumette brilla, tandis qu'il prenait sa course vers la porte de la falaise.

— Misère! Il nous échappe! Le feu aux poudres! L'arsenal va sauter! cria Jean Rochard. Héraud, cours faire évacuer les autres, dans la villa. Et nous, vite à la falaise! Vite!

Héraud s'élança dans l'escalier tandis que tous se précipitaient au dehors, Villar entraînant Edna. Déjà, la silhouette du bandit s'enfuyait, sautant de roche en roche, et Rochard poussait une exclamation de dépit lorsque soudain, un coup de feu retentit.

Ils virent l'espion rouler sur la pente rocheuse et s'abîmer dans les flots. Du canot automobile qui attendait, au bas de la falaise, Jean de Lursy venait de tirer.

Fabrice Villar et Edna d'une part, l'inspecteur et son policier de l'autre, se dirigèrent en hâte vers le canot dont les occupants leur faisaient signe. Ils n'eurent que le temps d'y sauter, aidés par Mme Le Keroël et Blanchon.

Jean de Lursy faisait ronfler le moteur pour fuir au large, lorsque soudain, une formidable déflagration retentit, accompagnée d'une gerbe de feu illuminant la mer. L'œuvre des bandits avait vécu.

Alors, Edna Herfeld, appuyée doucement à l'épaule de Fabrice Villar, jeta son masque jaune dans les flots. Là-bas, à l'horizon, l'aurore éblouissante et rose, naissait comme une promesse d'avenir et de joie.

Pour paraître jeudi prochain :

L'auberge de la Bidassoa

ROMAN POLICIER INEDIT

par PAUL DARGENS

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 17-6-36

TOUS LES JEUDIS

RÉCLAMEZ

VOYAGES

ET

AVENTURES

0 fr. 60

le roman complet

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS
9, Rue Antoine-Chantin, Paris-14e

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement

VOUS qui rêvez de voyages :

LE GRAND NORD
LES PAMPAS
LES FORÊTS ÉQUATORIALES
LES GRANDS DÉSERTS
L'INDE MYSTÉRIEUSE, etc...

VOUS LIVRERONT LEURS SECRETS SI VOUS LISEZ.. **TOUS LES MERCREDIS**

LE PETIT ROMAN D'AVENTURES

0fr.25 **LE ROMAN COMPLET**

Chez TOUS les MARCHANDS de JOURNAUX

Vous y trouverez des héros qui accompliront des prouesses vertigineuses sur TERRE, sur MER et dans les AIRS.

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS
9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14e)
Il n'est pas fait d'envoi contre remboursi

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge
(*Made in France*)